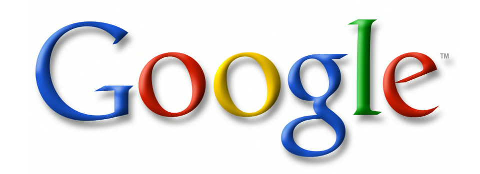



SE TAIRE
FAIRE





JÉSUS-CHRIST

RÉPONSE

A M. RENAN

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

rue Garancière, 8.

JÉSUS-CHRIST

RÉPONSE

A M. RENAN

PAR

A. GRATRY

DE L'ORATOIRE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

PROFESSEUR DE MORALE ÉVANGÉLIQUE A LA SORBONNE.

Deuxième Édition.

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 8

—

1864

PRÉFACE.

De faux savants, aidés de quelques journalistes, et formant association, essayent d'ébranler la croyance à la divinité de Jésus-Christ.

Tant qu'ils n'ont écrit que pour le petit nombre, je me suis borné à opposer de solides preuves à leurs inventions. J'ai démontré, à la suite de bien d'autres, que leur histoire est fausse, leur science absurde, et leur dessein coupable.

L'un d'eux, M. Renan, veut aujourd'hui répandre sa *Vie de Jésus* jusque dans les villages et les ateliers. Je l'y suivrai, s'il plaît à Dieu, en donnant, moi aussi, l'édition populaire du volume scientifique qui montre

que son livre est faux [1]. Ce livre faux a déjà reçu, dans l'Europe entière, tous les démentis de la science, et il va soulever toutes les protestations du sens commun. Car le peuple, qui est tout le monde, le peuple a le sens commun. Aussi je ne crains pas de dire ici que, dans cette discussion, je prends pour juge tout homme qui sait lire.

Une parole a été dite il y a dix-huit cents ans : « Venez à moi, vous tous qui » travaillez et qui êtes chargés, et je vous » soulagerai. »

Depuis ce jour, s'il y a sur la terre un peu de justice, s'il y a dans la vie un peu de bonheur, s'il se fait sous le soleil un peu de bien, si la force injuste est bridée, si les bons se dévouent, si les petits et les pauvres s'élèvent peu à peu, nous le devons à l'Évangile, nous le devons à Jésus-Christ.

Notre sort est encore bien dur, mais avant Jésus-Christ le travailleur était esclave; son travail était à son maître; le maître avait sur lui droit de vie et de mort : quel enfer! N'oublions jamais ce

[1] Voir *les Sophistes et la Critique*.

progrès, ou plutôt cette révolution, qui sépare comme par un abîme le monde ancien et le monde nouveau.

Or, qui donc est le fondateur du monde nouveau, si ce n'est Jésus-Christ?

Amis, lorsque votre sort vous pèse, et quand une larme mouille vos yeux, vous pensez au Christ sur la croix. C'est à Jésus que vous présentez votre femme, votre enfant nouveau-né, votre fille virginale. Sur la poitrine de votre père, à la dernière heure, vous placez le crucifix; vous le placez sur la tombe des vôtres, et c'est encore la Croix que vous saluez, au haut de votre église, lorsque vous revoyez la patrie.

On vous dit que ce Jésus, votre Dieu, votre ami, votre exemple, votre espoir, on vous dit qu'il n'était qu'un simple homme, maintenant disparu, incapable de vous entendre, mais capable de vous tromper.

On veut arracher le crucifix à votre muraille, le tabernacle à votre église, la religion à votre âme, à votre enfant la piété divine, et avec elle la piété filiale.

Et ceux qui ont tenté cette œuvre impie, dont ils auront à rendre compte devant Dieu et devant les hommes, ces professeurs, ces docteurs, ces journalistes, ils viennent vous dire : « Voyez le prêtre! Pour se dévouer aux hommes il a renoncé à la gloire, à l'ambition, à la fortune, à la famille..... Quel hypocrite! Mais nous, qui sommes riches, fameux, heureux, puissants, nous sommes les successeurs des premiers chrétiens; nous sommes les vrais apôtres, les bons apôtres, les guides de vos progrès.

« Nous venons vous apporter un nouvel évangile, dont le premier article de foi, c'est qu'il ne faut plus croire. »

Mes frères, qui travaillez, et qui ne pouvez pas tout lire, on vous trompe odieusement, on vous flatte grossièrement.

Quant aux tromperies, lisez le livre que je vous mets entre les mains. Vous jugerez. Quant aux flatteries, voici la vérité :

On vous dit que vous valez mieux que les autres. Non, il n'y a pas de classes parmi nous pour la vertu, comme il n'y en a plus,

grâce à Dieu, pour le droit ni pour le devoir. Nous sommes tous de pauvres hommes, qui avons besoin de nous aimer, de nous pardonner, de nous soutenir les uns les autres. Et c'est ce que Jésus, le chef de la nouvelle humanité, nous enseigne par son Évangile, et, chose plus nécessaire et plus difficile, c'est ce que, par sa force vivante, il nous apprend et il nous aide à pratiquer.

Restons unis à notre ami et à notre frère aîné Jésus-Christ. Ne laissons pas circuler parmi nous la fausse monnaie de l'Évangile. Et que l'esprit de Jésus-Christ toujours présent, que son cœur toujours agissant, conserve aussi toujours un asile sacré dans nos cœurs.

A. Gratry,

o. i. c.

IÈRE PARTIE

DE LA FAUSSE

DE JÉSUS.

TRE PREMIER

ERREURS.

I.

Vie *de Jésus,* par M.
éambule, je procède
montrant ce qu'il a d
ensée à mesure que
est.

mérer quelques-un
sur lesquelles il n'y
ple énumération qui

PREMIÈRE PARTIE.

DESTRUCTION DE LA FAUSSE IMAGE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

DIX ERREURS.

I.

Il s'agit de la *Vie de Jésus*, par M. Renan.

Sans autre préambule, je procède contre ce livre faux, en montrant ce qu'il a de faux. J'en dirai ma pensée à mesure que j'aurai montré ce qu'il est.

Je vais énumérer quelques-unes des erreurs décisives sur lesquelles il n'y a point à contester : simple énumération qui suffit à

détruire ce livre aux yeux de toute critique fondée sur l'attention.

Un quart d'heure de travail avec quiconque aura bien étudié le livre, suffit pour le juger.

Faut-il plus de quelques minutes pour comprendre ce qui va suivre?

Écoutez : L'auteur de la *Vie de Jésus* veut montrer que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Voici l'une des raisons qu'il donne : Sur les quatre Évangiles, dit-il, il y en a trois où Jésus ne prend pas même le titre de Fils de Dieu.

Donc, loin de se dire Dieu, il ne se dit même pas Fils de Dieu. C'est saint Jean seul qui, à tort, lui fait prendre ce nom.

Voici le texte de l'auteur[1] : « C'est seulement dans l'Évangile de Jean que Jésus » se sert de ce nom de *Fils de Dieu* ou de » *Fils*, en parlant de lui-même. »

Or cela est absolument faux. Jésus-Christ se déclare *Fils de Dieu*, ou *Fils*, de la manière

[1] *Vie de Jésus*, p. 245, note 2.

la plus solennelle, dans les quatre Évangiles.

Ouvrons les trois premiers, où, selon M. Renan, Jésus ne se sert pas « de ce nom » de *Fils de Dieu* ou de *Fils*, en parlant de » lui-même. »

Et d'abord saint Matthieu, chap. xi, v. 27 : « Toutes choses m'ont été données » par mon Père, et nul ne connaît le *Fils* » que le Père, et nul ne connaît le Père que » le *Fils*, et celui à qui le *Fils* aura voulu le » révéler. »

Jésus-Christ se dit-il ici, oui ou non, Fils de Dieu? Est-ce assez solennel? Il parle ici comme Fils, et même comme *Fils unique* de Dieu.

Voyons encore saint Matthieu, chap. xxvi, v. 63, 66 : « Je t'adjure par le Dieu vivant » de nous dire si tu es le Christ, le Fils du » Dieu vivant. Jésus répond : « Vous l'avez » dit. »

Cette réponse vous paraît-elle douteuse? Ouvrez saint Marc, qui vous l'explique. Saint Marc, chap. xiv, 61, 64 : « Es-tu le Christ, » le Fils du Dieu béni? » Jésus répond : « Je le suis. »

Ouvrez saint Luc, chap. XXII, 70. « Tu » es donc le Fils de Dieu? » Il leur répond : « Vous l'avez dit : Je le suis. »

« Qu'avons-nous besoin de témoins? » dirent-ils, nous venons de l'entendre nous-» mêmes de sa propre bouche. »

Eh bien, lecteur, vous venez de l'entendre vous-même de sa propre bouche, en saint Luc, en saint Marc, en saint Matthieu aussi bien qu'en saint Jean. Jésus lui-même, de sa propre bouche, se déclare Fils de Dieu partout.

Qu'en pensez-vous? Et que pensez-vous d'un auteur qui, dans la plus grave des questions, affirme le faux palpable, visible à tous les yeux, sur des textes que sait par cœur chaque homme un peu lettré dans tout le monde civilisé? L'auteur, assurément, connaît ces textes aussi bien que nous; mais il dit : « C'est seulement dans l'Évangile de » saint Jean que Jésus se sert de l'expres-» sion de *Fils de Dieu* ou de *Fils* en parlant » de lui-même. »

Jugez. Que pensez-vous d'un historien qui cite les textes de cette manière? Et s'il

cite ainsi l'Évangile, qu'il sait par cœur et qui est sous nos yeux, non point certes par mauvaise foi, mais par incapacité d'attention, comprenez-vous ce que peuvent être ses autres citations?

Sachez en outre que, dans ce livre, et pour cet auteur, il n'y a pas une assertion qui soit plus vraie que l'assertion contraire; s'il avance une affirmation, regardez comme probable qu'il a dit le contraire quelque part. Cherchez bien et vous trouverez.

Dans l'exemple qui nous occupe, il dit[1] : « Son titre de Fils de Dieu qu'il avouait » ouvertement dans de vives paraboles où » ses ennemis jouaient le rôle de meurtriers » des envoyés célestes, etc... » Vous croyez que l'auteur va citer saint Jean seul, puisque dans saint Jean seulement, d'après lui, Jésus prend le titre de Fils de Dieu. Non, il cite ici, au bas de la page, saint Jean d'abord, dans lequel cette parabole ne se trouve pas, mais aussi saint Matthieu, où se trouve en effet la parabole dont il s'agit. Il ne cite ni

[1] P. 353.

saint Luc, ni saint Marc, où elle se trouve [1].

D'où je conclus qu'il suffit d'un quart d'heure pour détruire, par cet exemple ou par quelque autre de même nature, dans tout esprit désintéressé, l'autorité de toute affirmation énoncée par M. Renan.

En effet, pour savoir si un homme est aveugle, il suffit de lui montrer trois doigts. S'il soutient qu'il n'y en a qu'un, il est aveugle. Une seule épreuve suffit.

En combien d'Évangiles, sur les quatre, Jésus se dit-il Fils de Dieu? M. Renan dit : En un seul. Or, c'est dans tous les quatre.

Et c'est de cette manière que, d'un bout à l'autre de son livre, il voit les textes, sur lesquels il prétend s'appuyer.

Mais que faire en présence d'un volume criblé de fautes pareilles? Comment énumérer et discuter toutes les erreurs qui constituent sa trame? Cela est impossible. Qu'on me permette de n'en donner que dix exemples, après lesquels celui qui voudra étudier le livre en saura par lui-même trouver d'autres.

[1] Matth., XXI, 33. — Luc, XX, 9. — Marc, XII, 1.

II.

Comme c'est l'Évangile de saint Jean qui parle le plus abondamment de la divinité du Christ, l'auteur ne cesse de vouloir isoler des autres cet Évangile. Dans ce but, il affirme ceci : « Toute une nouvelle langue » mystique se déploie en saint Jean, langue » dont les synoptiques (c'est-à-dire les trois » autres Évangiles) n'ont pas la moindre » idée. Par exemple : *Mònde, vérité, vie,* » *lumière, ténèbres,* etc. » (P. xxxv.)

Qui ne croirait, en lisant ces mots, « n'ont pas la moindre idée, » que M. Renan a quelque raison d'affirmer cela? Il n'en a pas la moindre. Tous ces mots se rencontrent dans les trois autres Évangiles comme dans saint Jean. J'ai vérifié. Les mots *monde, vie, lumière, ténèbres,* s'y trouvent précisément et clairement dans le même sens mystique. Il était très-facile à l'auteur de vérifier cela; ces faits textuels, permanents, sont sous les yeux de tous.

Prenez un index de la Bible, cherchez ces mots et vérifiez leur sens par le contexte.

Qu'on se rappelle ces paroles connues, tirées des synoptiques : « Fils du siècle et enfant de *lumière.* » (Luc, XVI, 8.) « Mal- » heur au *monde* à cause de ses scandales. » (Matth., XVIII, 7.) « Si tu veux entrer dans » la *vie,* pratique les commandements. » (Matth., XIX, 17.) « Jetez-le dans les *ténèbres* » extérieures. » (Matth., XXII, 13.) « Qu'elle » est étroite la porte qui conduit à la *vie!* » (Matth., VII, 14.) « Ceux qui étaient couchés » dans les *ténèbres* et l'*ombre de la mort,* une » grande *lumière* s'est levée sur eux. » (Matth., IV, 16.) « *Lumière* de révélation » pour les peuples. » (Luc, II, 32.) Dans tous ces passages, les mots *ténèbres* et *lumière, monde, vie* et *mort,* sont pris évidemment dans le même sens mystique que dans saint Jean. Saint Jean, dans son Évangile, n'a même pas le mot *mort* pris en ce sens. Il l'a dans les épîtres. Il est vrai qu'il a seul celui de *vérité.* Mais pourquoi calculer ces accidents? c'est visiblement la même langue. Quoi d'étonnant? Cette langue remonte à Isaïe. C'est la langue des prophètes et des psaumes; elle constitue l'éternelle et divine

poésie déposée dans le peuple de Dieu.

Mais non, sans rien voir ni savoir sur ce point, mais comme s'il avait tout pesé dans une science consommée des textes, il prononce sans hésitation ce jugement définitif: « Une nouvelle langue mystique dont les » synoptiques n'ont pas la moindre idée! »

III.

Voici un cas où « l'impertinence de l'erreur, » comme s'exprime Pascal, est vraiment grande.

« Jésus, dit M. Renan, n'a pas la moin» dre notion d'une âme séparée du corps » (p. 128). » Vous représentez-vous cet écrivain venant nous dire, avec cette netteté résolue si rare chez lui, et avec cette supériorité sereine, les choses dont Jésus-Christ, l'éternel maître du genre humain, n'a pas la moindre idée!

« Jésus donc n'a pas la moindre notion » d'une âme séparée du corps. » Mais pourquoi dire cela, quand chacun peut répondre à l'instant même ceci : Jésus a dit : « Ne crai» gnez pas ceux qui tuent le corps, mais qui

» ne peuvent pas tuer l'âme. Craignez plu-
» tôt celui qui peut envoyer au supplice
» l'âme et le corps. » D'où cela est-il pris?
De l'Évangile de saint Matthieu (x, 28), que M. Renan donne comme le propre et authentique recueil des discours de Jésus.

Comment travaillent donc ces hommes? Qu'ont-ils sous les yeux de l'esprit lorsqu'ils affirment? Le hasard est-il donc le seul maître de leur parole? ou bien sont-ils victimes d'une sorte d'instinct physique qui les pousse à parler? Au fond, leur but, ou plutôt leur instinct, est d'enseigner qu'il n'y a rien, ni Dieu, ni âme, ni bien, ni mal, ni vrai, ni faux. Pour tendre à établir qu'il n'y a pas d'âme, l'écrivain, au milieu de son écriture, trouve saillant d'affirmer que Jésus-Christ n'a pas connu cette distinction, et il écrit : Jésus n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps. Mais il n'a pas achevé d'écrire que l'assertion se brise comme verre contre le texte! Que lui importe? il dira autre chose ailleurs. Il dira par exemple ceci : « Le corps fait la distinction des per-
» sonnes »; proposition qui, à elle seule,

annoncerait l'invasion de la barbarie dans le monde intellectuel.

Poursuivons l'énumération de quelques-unes des plus grosses fautes du livre.

IV.

Pesez, je vous prie, cet exemple de contradiction singulière sur un point d'importance capitale, puisqu'il s'agit du caractère de l'un des Évangiles : « Marc est par excel-
» lence l'évangéliste des miracles et des
» exorcismes. » Ainsi parle la page 265.

Or, dans l'introduction, page XXXVIII, il est dit : « L'Évangile de Marc est bien plus
» ferme, plus précis, moins chargé de fables
» tardivement insérées. »

Veuillez lire les deux textes dans leur entier : « Marc est par excellence l'évan-
» géliste des miracles et des exorcismes...
» Il insiste tellement sur ce point que, si
» l'on traçait le caractère du Christ unique-
» ment d'après cet évangile, on se le repré-
» senterait comme un exorciste en posses-
» sion de charmes d'une efficacité rare,
» comme un sorcier très-puissant qui fait

» peur et dont on aime à se débarrasser [1]. »

Lisez l'autre jugement : « L'Évangile de
» Marc est bien plus ferme, plus précis,
» moins chargé de fables tardivement insé-
» rées. C'est celui des trois synoptiques qui
» est resté le plus ancien, le plus original,
» celui où sont venus s'ajouter le moins
» d'éléments postérieurs. Les détails maté-
» riels ont, dans Marc, une netteté qu'on
» chercherait vainement dans les autres
» évangélistes. Il est plein d'observations
» minutieuses venant, sans nul doute, d'un
» témoin oculaire. »

Comparez et jugez.

Quand M. Renan a écrit dans l'introduction ce second jugement, il avait oublié le premier, écrit depuis six mois.

Mais qu'est-ce que l'auteur voyait en son esprit quand il portait le premier jugement?

Et qu'est-ce qu'il voyait quand il portait le second?

Probablement il ne voyait rien dans aucun des deux cas.

Il a parlé sans avoir vu.

[1] P. 266.

Ce serait donc, dans l'ordre intellectuel, un faux témoin? C'est pour cela, sans doute, qu'il ne cesse de se contredire. Les faux témoins se coupent toujours.

V.

Autre exemple. A la page 327, je lis ces mots : « Or les Pharisiens étaient les vrais » Juifs. » Mais, à la page 347, je lis ces autres mots : « Les Sadducéens... étaient » les vrais Juifs. »

Or M. Renan sait, comme nous, que les Pharisiens et les Sadducéens formaient les deux sectes contraires, Pharisiens fanatiques et Sadducéens incrédules.

Qu'avait-il sous l'œil de l'esprit lorsqu'il disait : Les Pharisiens sont les vrais Juifs?

Qu'avait-il sous l'œil de l'esprit quand il disait : Les vrais Juifs sont les Sadducéens?

Il parle donc sans voir?

Il écrit donc sans avoir dans l'esprit ce qu'il dit?

Les faux témoins témoignent sans avoir vu. Les faux témoins se coupent toujours.

VI.

Par exemple, où ce témoin voit-il ceci : « Dans le mariage même, la continence » était recommandée; c'est la doctrine con- » stante de saint Paul. » (P. 307.)

Pourquoi parler ainsi, lorsqu'on peut lire dans saint Paul (I *Cor.* VII, 3 et 4) : *Uxori vir debitum reddat, similiter autem et uxor viro. Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir.*

Ce n'est donc pas la doctrine constante de saint Paul.

VII.

Qu'a-t-il devant les yeux, lorsqu'il soutient, page 225, contre les textes, que le baptême n'a pour Jésus qu'une importance secondaire? Jésus a dit, en saint Matthieu, recueil authentique et spécial des discours, selon M. Renan : « Allez et enseignez toutes » les nations, les baptisant au nom du Père » et du Fils et du Saint-Esprit (XXVIII, 19). » En saint Jean, il est dit : « Quiconque ne » renaît pas de l'eau et de l'esprit, ne peut » entrer dans le royaume de Dieu (Jean,

» III, 5). » En saint Marc, le baptême est donné comme la condition du salut : « Celui » qui croira et sera baptisé, sera sauvé » (XVI, 16). »

VIII.

Où l'auteur a-t-il vu dans les Évangiles cette doctrine :

Jésus supprime les intermédiaires entre l'homme et son Père (p. 86)?

Or Jésus dit : « Qui vous écoute m'écoute, » et qui vous méprise me méprise ; et quiconque me méprise méprise aussi celui » qui m'envoie. » (Luc, X, 16; Matthieu, XXVIII, 19; Jean, XXI, 16, 17.) C'est ainsi que parle Jésus dans les Évangiles.

Mais M. Renan dit : « Jésus supprime les » intermédiaires entre l'homme et son Père. » Cet écrivain écrit donc l'histoire malgré les sources. Je parle des sources qu'il reconnaît d'ailleurs lui-même comme authentiques, et qu'il cite sans cesse.

IX.

Comparez ces deux jugements contraires sur la grande et célèbre parole de Jésus-

Christ : « Rendez à César ce qui est à César, » et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Premier jugement :

« Établir en principe que le signe pour » reconnaître le pouvoir légitime est de re- » garder la monnaie, proclamer que l'homme » parfait paye l'impôt par dédain et sans » discuter, c'était détruire la république à » la façon ancienne et favoriser toutes les » tyrannies. Le christianisme, en ce sens, a » beaucoup contribué à affaiblir le sentiment » des devoirs du citoyen, et à livrer le monde » au pouvoir absolu des faits accomplis » (p. 122).

Ceci est un premier jugement. Voici le jugement contraire.

Second jugement :

« Rendez à César ce qui est à César, à » Dieu ce qui est à Dieu. Mot profond qui a » décidé de l'avenir du christianisme! Mot » d'un spiritualisme accompli et d'une jus- » tesse merveilleuse, qui a fondé la sépara- » tion du spirituel et du temporel, et a posé » la base du vrai libéralisme et de la vraie » civilisation » (p. 348).

Comment le mot profond, qui a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation, peut-il affaiblir le sentiment des devoirs du citoyen et livrer le monde au pouvoir absolu des faits accomplis?

C'est que, sous la plume de cet écrivain, jamais assertion n'est plus vraie que l'assertion contraire. Il prononce par hasard, il témoigne sans avoir vu, il raconte sans les faits et malgré les faits. Les faux témoins se coupent toujours.

X.

Cette première énumération de quelques-unes des plus grosses fautes suffit. Nous en verrons peut-être de plus étranges.

Est-ce que, par ce qui précède, ce livre n'est pas déjà jugé? Je soumets cette question, même à nos adversaires. Que diraient-ils s'ils nous voyaient écrire et discuter ainsi les questions de philosophie religieuse et d'histoire religieuse?

Du reste, il n'y a pas deux manières de juger la valeur de la *Vie de Jésus*. Le livre est nul scientifiquement. Tel est tout parti-

culièrement le jugement de l'Allemagne.

Non-seulement le congrès des savants catholiques allemands, réunis à Munich, a signalé ce livre comme n'appartenant pas à la science; non-seulement tous les savants allemands, qui tiennent à ce qu'on appelle l'orthodoxie protestante, ont porté le même jugement; mais il se trouve que les écoles rationalistes l'ont jugé de la même manière.

L'école rationaliste de Gœttingue, à laquelle M. Renan semblait appartenir un peu, parle de même, et par la bouche de M. Ewald, porte un jugement très-important et très-bien motivé, que nous ferons connaître amplement ci-dessous.

L'école rationaliste de Tubingue, héritière de Strauss et de Bauer, et à laquelle M. Renan semblait encore appartenir un peu, parle aussi de la *Vie de Jésus* dans la *Gazette d'Augsbourg*. J'ai le texte allemand sous les yeux. Voici les conclusions d'un assez long travail de M. Keim, qui a été très-remarqué : « C'est un roman... ce sont » de nouveaux *Mystères de Paris*, écrits avec » rapidité pour amuser, sur un terrain sacré,

» un public de profanes... Sur toutes les
» questions graves le livre est nul scientifi-
» quement.

» Au lieu de se jouer de cette grande his-
» toire de Jésus que tous les siècles com-
» templent avec recueillement, au lieu de
» flatter les esprits blasés, de contrister les
» croyants, et *d'outrager la science, je parle de*
» *la science libre*, que M. Renan se remette
» au travail avec conscience et recueillement,
» qu'il n'essaye plus d'écrire en six mois,
» dans une hutte de Maronites, et entouré
» de cinq ou six volumes, l'histoire des temps
» apostoliques annoncée dans son introduc-
» tion : alors il pourra obtenir son pardon
» des amis de l'histoire véritable, qui,
» aujourd'hui, rient de son singulier triom-
» phe[1]. »

Je trouve aussi dans un recueil français, pleinement dévoué à M. Renan, une défense de son livre qui me paraît aveugle en sa faveur; cependant l'auteur reconnaît que la manière dont M. Renan a employé les

[1] *Gazette d'Augsbourg* des 15, 16 et 17 septembre 1863.

sources « n'a pas peu contribué à répandre » sur l'ouvrage entier une certaine *apparence » d'arbitraire, comme si l'auteur, sans pitié ni » souci des textes, s'était complu à les ajuster » au gré de sa fantaisie pour en faire un Jésus » de convention*... Je serais de ceux, ajoute » le critique, qui eussent désiré, en bien » des endroits, une méthode plus sévère » d'interprétation. »

Mais que dire de ceci? M. Renan, dans son introduction, prend à témoin de ce qu'il va dire, quelques auteurs, parmi lesquels M. Colani, un écrivain rationaliste et protestant. Or voici que M. Colani vient d'écrire ce qui suit sur le livre de M. Renan. « On » le voit : à l'aide de combinaisons étranges, » ou plutôt de décisions *on ne peut plus arbi- » traires*, M. Renan s'est tracé un cadre de » la vie de Jésus qui n'est ni celui des » synoptiques, ni celui de saint Jean, mais » qui se compose de quelques éléments arra- » chés violemment à celui-ci, et puis com- » plétement transformés... Tout ce cadre, » je le répète, est *de pure invention* quant aux » faits et même quant aux dates. Mais ce qui

» est beaucoup plus grave, c'est le *procédé* » *inouï* d'après lequel M. Renan, brisant en » mille pièces les récits et les discours des » Évangiles, en distribue les fragments » comme bon lui semble... Ici toute discus- » sion est inutile... Il doit suffire de protes- » ter énergiquement contre ces perpétuels » coups d'État, et de protester, non pas au » nom d'un préjugé religieux, mais au nom » de la science, au nom de la critique, au » nom de l'histoire[1]. »

[1] *Revue de théologie protestante de Strasbourg*, 5e livraison, p. 400 et 401. — J'emprunte cette citation à l'excellente brochure de M. l'abbé Freppel, intitulée : *Une édition populaire de la Vie de Jésus*.

CHAPITRE II.

LES FAUX FRÈRES DE JÉSUS.

I.

Un critique, qui croit en Dieu et qui n'est point sophiste, ce me semble, mais que je vois avec douleur fréquenter le groupe des sophistes, reproche aux nôtres de mal combattre M. Renan, et prétend que la vraie manière de le combattre serait de lui demander : « Quelles sont vos sources? Quel usage » en faites-vous? » C'est pourtant là ce qu'ont fait tous les nôtres, et c'est ce que j'ai fait moi-même, comme on vient de le voir.

Je continue, et ce qui suit est le dixième exemple que j'ai promis comme première énumération des erreurs.

Il s'agit des frères de Jésus.

Nous allons discuter ce point avec soin et

avec étendue. Que le lecteur ne regrette pas sa peine : ce sera une étude féconde. Outre l'importante question historique et religieuse dont il s'agit, ceci va devenir pour mes lecteurs, s'ils le veulent bien, un exemple et un exercice de critique. C'est l'analyse d'un état mental qu'il est nécessaire de connaître. On va voir comment la critique qui a pour essence la négation du surnaturel se comporte en présence de celle qui a pour essence l'attention.

La question est celle-ci : Jésus-Christ a-t-il eu des frères et des sœurs?

M. Renan cite sur ce point les textes connus, tous ceux qu'il faut citer, sauf un seul, qu'il croit avoir quelque raison d'omettre. Et il admet, comme nous, ce qu'on est bien forcé d'admettre, que, dans le texte si connu : « Celui-ci n'est-il pas le fils de » l'ouvrier? Et sa mère n'est-elle pas Marie? » Et ses frères ne sont-ils pas Jacques et » Joseph, Simon et Jude? » M. Renan admet que ces quatre noms sont les noms des cousins germains de Jésus. Pourquoi est-on forcé d'admettre cela? Parce que plusieurs

textes, que cite d'ailleurs M. Renan, parlent de Marie, sœur de la sainte Vierge, femme de Cléophas, comme étant mère de Jacques, de Joseph et de Jude. Voici ces textes : *La sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas* (Jean, XIX, 25), *Marie, mère de Jacques et de Joseph* (Matth., XXVII, 56.) A quoi l'on peut joindre celui-ci, tiré des Épîtres : *Jude, serviteur de Jésus-Christ, frère de Jacques* (Ép. de saint Jude). Les textes du Nouveau Testament nous donnent donc explicitement Jacques, Joseph et Jude (Simon, le quatrième, s'ensuit nécessairement) comme étant les fils de Marie, sœur de la sainte Vierge, et femme de Cléophas. Ce sont donc les cousins germains de Jésus. D'un autre côté, l'on accorde que les cousins germains du Seigneur sont toujours appelés ses frères, selon l'usage hébreu.

Le mot frère en hébreu, en grec et en latin, signifie d'abord *frère* proprement dit, puis *cousin germain*, puis *parent*. C'est ce que l'on peut voir même dans les dictionnaires élémentaires, hébreux, grecs et latins. Ceci n'est nié de personne.

Voilà, ce semble, la question des frères du Seigneur pleinement résolue, puisqu'il est démontré, visible dans les textes, admis des deux côtés, que les quatre personnes appelées, selon l'usage hébreu, *frères du Seigneur,* sont ses cousins germains, les fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge.

Mais voici que, malgré cela, M. Renan affirme que Jésus avait, outre ces quatre cousins germains, des frères et sœurs nés soit de Joseph et de Marie, soit de Joseph et d'une autre femme.

Sur quoi repose cette assertion? Où sont les textes? Où sont les preuves?

L'auteur n'apporte à ce sujet ni preuve, ni texte, ni raison. C'est une pure décision de sa volonté libre.

Où trouvez-vous, en effet, dans tout le Nouveau Testament et dans toute l'histoire ecclésiastique, une trace quelconque des frères naturels de Jésus? Vous n'en pouvez citer la moindre. Vous dites : « Les vrais » frères de Jésus n'eurent d'importance, ainsi » que leur mère, qu'après sa mort. » Com-

ment, s'ils prirent alors de l'importance, n'y a-t-il aucune trace de leurs noms ni de leurs gestes dans les Actes des Apôtres? Vous allez jusqu'à dire — je ne puis comprendre pourquoi — que l'expression de « frères du » Seigneur constitue évidemment, dans l'É- » glise primitive, une espèce d'ordre paral- » lèle à celui des Apôtres. » Comment alors pourrait-il n'exister, ni dans les Actes des Apôtres ni ailleurs, aucune trace de la distinction des vrais frères et des autres, aucune trace des noms ou des gestes de ces frères naturels qui, selon vous, ont pris de l'importance, et ont évidemment constitué, dans l'Église primitive, une espèce d'ordre parallèle à celui des Apôtres? De bonne foi, cela est-il possible?

Mais voici, en tout cas, ce qui est certainement impossible. C'est que la tradition entière de l'Église chrétienne et tous les monuments anciens affirment que Marie, toujours Vierge, n'eut qu'un fils unique, Jésus-Christ. Cela, dis-je, eût été manifestement impossible, si Jésus avait eu des frères, fils de Marie, qui, à sa mort, eussent pris de

l'importance et formé dans l'Église une espèce d'ordre parallèle à celui des Apôtres. Il est absolument certain que ces frères-là seraient connus. Il est absolument certain que toute la tradition chrétienne n'eût pas pu affirmer que Jésus était fils unique de Marie.

Sachez-le bien, la tradition que vous traitez ici comme si elle n'était pas, la tradition est de toutes les preuves la plus forte. Elle est plus forte que vos raisons et que les nôtres, et que tous les textes écrits.

Votre ignorance des lois de la réalité peut seule vous donner la puérile audace d'affirmer seul contre la tradition, seul sans les textes et malgré les textes.

La tradition, beaucoup mieux que les textes écrits, est la résultante naturelle de l'ensemble des données réelles de l'histoire. Sauf accident, elle suit, comme l'eau, la ligne de plus grande pente des faits. De là la force considérable du *quod ubique, quod semper*. La tradition, ce n'est pas tel ou tel témoin, c'est l'immensité historique. Et que sera-ce s'il s'agit de la tradition chrétienne,

la plus forte, la plus solennelle, la plus riche, la plus pure et la plus débattue qui fut jamais? Lutter contre cette immensité et contre le sens général de son mouvement, c'est lutter contre l'Océan.

Suivons donc ici, je vous prie, la lutte de ce particulier contre la tradition. Il veut, malgré la tradition, que Jésus-Christ ait eu des frères. Lui qui se borne d'ordinaire à l'assertion sans phrase, essaye ici, en quelque sorte, un espèce de raisonnement.

Je n'ai pas remarqué dans la *Vie de Jésus* d'autre essai de raisonnement ni de discussion scientifique. L'auteur annonce dans sa préface qu'il discutera peu. Certes, s'il n'a essayé que cette fois, c'est peu, on va le voir.

Voici comment il se débat.

La tradition affirme que Jésus n'a pas eu de frères. M. Renan oppose à cela le passage de saint Jean : « Ses frères ne croyaient pas en lui (Jean, VII, 5). » La tradition répond : Ces frères sont, ou bien ceux des cousins qui ne furent pas apôtres, ou le gros de la parenté de Jésus qui, en ce temps,

comme on le sait d'ailleurs, ne croyait pas en lui.

Quant à des frères nés du même sang, s'ils avaient existé et avaient eu de l'importance, comment se pourrait-il qu'il n'y eût aucune trace, ni de leurs noms ni de leurs gestes, ni dans les textes, ni dans les souvenirs traditionnels ?

Réponse : C'est que « leurs noms étaient » inconnus à tel point » que saint Matthieu et saint Marc ne les connaissaient pas, et qu'eux-mêmes sont « restés toujours obs» curs. »

— Mais on demande précisément comment il est possible d'affirmer, dans la même page, que des hommes sont « restés » toujours obscurs et leurs noms inconnus » et que pourtant *ils eurent de l'importance* après la mort de Jésus-Christ, et même constituèrent « *évidemment* une espèce d'ordre » parallèle à celui des Apôtres. » Cela peut-il se concevoir ?

— Point de réponse ici de la part de M. Renan.

Voilà le premier effort de la lutte.

II.

Essayez, dit la tradition, de citer un seul texte de l'Évangile où il soit parlé de ses frères selon le sang.

— Réponse : Je soutiens que les textes, à peu près identiques, de Marc et de Matthieu, veulent parler de ses frères selon la nature : « Ses frères ne sont-ils pas Jacques » et Joseph, Simon et Jude ? »

— Mais quoi ! reprend la tradition, l'Évangile ne vous dit-il pas que ces frères-là sont les fils de la sœur de Marie, femme de Cléophas? Ne dites-vous pas vous-même, parce qu'il le faut absolument, que ce sont les noms de ses cousins germains ?

— Oui, ces quatre noms sont ceux de ses cousins germains.

— Comment alors, dans cet endroit, s'agit-il de ses frères proprement dits ?

— Le voici : c'est que l'évangéliste s'est trompé, il a voulu parler des frères selon la nature, et il a nommé ses cousins.

Oui, ajoute le lutteur, voulant nommer

les frères, l'évangéliste a écrit le nom des cousins, parce que l'on ne connaissait pas le nom des frères (p. 25). « Leur nom était » inconnu à tel point que, quand l'évangé- » liste met dans la bouche des gens de » Nazareth l'énumération des frères selon » la nature, ce sont les noms des fils de » Cléophas qui se présentent à lui tout » d'abord. »

Le lecteur appréciera ce raisonnement. Mais reprenons. Vous soutenez donc que saint Matthieu, l'un des douze apôtres, a commis cette étrange erreur? — Oui, saint Matthieu lui-même.

Mais saint Marc écrivant sous la dictée de Pierre, saint Marc, ce témoin oculaire, selon vous, qui, selon vous encore, peut être Pierre lui-même, a un texte identique où il donne les mêmes noms. (Marc, VII, 3.)

— Il s'est aussi trompé. Ils se sont trompés tous les deux. « L'évangéliste (il fallait » dire les évangélistes, puisqu'il y en a » deux), l'évangéliste, entendant appeler » les quatre fils de Cléophas, frères du Sei- » gneur, aura mis, par erreur, leurs noms à

» la place du nom des vrais frères, restés
» toujours obscurs. »

— Mais, dit la tradition, je ne puis voir ici qu'une assertion purement arbitraire de votre part, puisque vous n'apportez, dans le débat, ni un texte ni une raison. Essayez donc au moins de donner une raison quelconque, puisque les textes sont contre vous.

Eh bien, voici l'essai de raisonnement que va produire M. Renan :

« L'hypothèse que nous proposons (que
» deux évangélistes se sont trompés sur les
» quatre noms) lève seule l'énorme difficulté
» de supposer deux sœurs du même nom,
» ayant chacune deux ou trois fils du même
» nom. »

Qu'est-ce à dire ? L'hypothèse de M. Renan est celle-ci : c'est que les deux évangélistes, Marc et Matthieu, en nommant les quatre cousins germains, *ont eu l'intention* de nommer des frères selon la nature. Donc si, selon cette hypothèse, ils ont eu l'intention de nommer des frères selon la nature, il est clair, d'après M. Renan, que, n'ayant pu se

tromper sur un fait aussi palpable, de pareils frères ont existé.

C'est ce qu'il fallait démontrer.

Tel est sur ce point l'unique raisonnement de M. Renan.

Je prie le lecteur de vouloir bien méditer avec soin ce que j'appelle l'abîme de ce raisonnement, raisonnement que certes M. Renan n'eût jamais osé présenter sous sa forme directe et claire.

Voici cette forme directe et claire : l'Évangile dit : « Ses frères ne sont-ils pas Jacques » et Joseph, Simon et Jude ? »

Donc, dit M. Renan, Jésus-Christ avait quatre frères, fils de Joseph, que l'Évangile appelle Jacques et Joseph, Simon et Jude.

Mais, d'un autre côté, l'Évangile dit que Jacques, Joseph et Jude, par conséquent Simon, sont les cousins germains de Jésus-Christ, fils de Marie, sœur de la sainte Vierge et femme de Cléophas.

Donc, suivez bien le raisonnement, donc, selon l'Évangile, dit M. Renan, il se trouverait que deux sœurs, du nom de Marie l'une et l'autre, auraient eu quatre fils l'une

et l'autre, et, l'une et l'autre, auraient donné à leurs quatre fils les mêmes noms !

Voilà l'énorme difficulté.

Comment lever cette difficulté?

C'est en supposant que deux évangélistes, Marc et Matthieu, se sont trompés, et que, voulant nommer les frères, ils ont mis les noms des cousins.

Tel est le raisonnement. Le comprend-on bien maintenant?

Comprend-on ce qui doit se passer dans cet esprit au moment où il raisonne ainsi?

Que le lecteur veuille bien ici me pardonner quelques longueurs indispensables pour sortir de ce labyrinthe.

Voici, je crois, les vagues mouvements qui ont dû s'opérer dans l'esprit qui a produit ce raisonnement sans commencement ni fin.

Je pose en fait indiscutable, dit cet esprit, ce que je prétends démontrer, savoir : que Jésus-Christ a eu des frères, fils de Joseph et de Marie, ou du moins fils de Joseph et d'une autre femme.

Pour cela je m'appuie sur ce texte : « Ses

» frères ne sont-ils pas Jacques et Joseph, » Simon et Jude? » Voilà les quatre frères de Jésus-Christ. Sans doute, je suis forcé de reconnaître que les deux évangélistes Marc et Matthieu nomment ici les quatre cousins germains de Jésus, fils de Marie et de Cléophas. Le fait est clair : les deux évangélistes, chacun de leur côté, ont nommé ses cousins germains; mais *ils ont eu l'intention* de nommer ses frères.

Les deux témoins nomment les quatre cousins : voilà le fait, soit; mais je dis qu'ils ont eu l'*intention* de nommer ses frères et non pas ses cousins.

Cette *intention* est contraire au fait, je le veux bien, mais j'affirme *cette intention*, laquelle est le point de départ que je n'entends pas discuter.

Les deux témoins sur lesquels je m'appuie disent l'un et l'autre le contraire de ce que j'avance, soit; mais je répète qu'*ils ont eu l'intention* de dire ce que je veux qu'ils disent.

Cela posé, s'il est certain qu'ils ont voulu nommer les frères, il faut qu'ils se soient

trompés sur les noms; sans cela « une énorme difficulté » surgirait. Il s'ensuivrait que les quatre frères auraient les mêmes noms que les quatre cousins.

Je lève l'énorme difficulté créée par l'intention contraire au fait que je suppose aux deux témoins, je la lève en disant qu'ils se sont trompés tous les deux, et qu'ils ont pris quatre noms pour quatre autres noms.

Dès lors j'ai démontré, d'une part, que deux évangélistes se sont trompés, et d'autre part que Jésus avait quatre frères outre ses quatre cousins germains.

Tel est le raisonnement qui établit que Jésus-Christ a eu des frères, probablement fils de Marie. Tout repose sur ce point unique, qui est la majeure et la base du raisonnement, savoir : que *là où les évangélistes ont nommé les cousins ils ont voulu nommer les frères.*

Les lecteurs voudront-ils me croire? Je l'espère. En tout cas, ils en croiront leurs yeux, s'ils lisent le texte de M. Renan, soit dans sa première édition, soit dans mon

volume des *Sophistes*, où je cite ces deux pages de M. Renan, avec les notes et les renvois. Ce livre des *Sophistes* est un manuel de critique, qui met dans les mains du lecteur les faits entiers. On les peut étudier à loisir et juger par soi-même, et vérifier de ses propres yeux comment travaillent aujourd'hui les sophistes et les athées.

Je soumets au jugement de l'opinion publique de pareils procédés de critique religieuse. Je les soumets aux amis de M. Renan. Je les soumets à M. Havet, et je demande à M. Havet s'il connaît du côté des chrétiens des discussions de textes conduites de cette manière. Je lui demande à qui doivent s'appliquer les paroles qu'il prononce contre nous, lorsqu'il déclare qu'on ne peut discuter avec nous, parce que « nous éludons les démonstrations. » Je lui demande à qui s'applique cette assertion : « On se tire d'un mauvais pas, soit par une » entorse donnée au texte, soit par la sup- » position extrême que le texte est altéré, » soit par tout autre artifice. » Ces paroles

s'appliquent-elles à nous? s'appliquent-elles à M. Renan[1]?

J'en appelle, dis-je, à la conscience de M. Havet, que je connais sincère.

Quoi, monsieur! c'est là le livre que vous louez comme une œuvre historique! Voilà le livre que tout à coup, avec cette roide impétuosité et cet éclat strident et ce triomphal enthousiasme qui a fait l'étonnement des lecteurs, vous venez présenter au monde, comme étant « la vie de Jésus » écrite pour la première fois par un esprit » capable de la comprendre et de la sen- » tir! » Voilà ce livre enfin dont vous portez ce jugement risible : « La légende de Jésus » entre aujourd'hui solennellement dans » l'histoire. »

Permettez-moi de vous le dire, quand

[1] « Le but que la foi poursuit, dit aussi quelque » part M. Renan, étant pour elle absolument saint, » elle ne se fait aucun scrupule d'invoquer de mau- » vais arguments pour sa thèse, quand les bons » n'existent pas. »

Qui fait cela, monsieur, je vous le demande? est-ce nous ou bien est-ce vous?

j'ai lu ces paroles qui, si elles ont un sens, ce que je ne puis affirmer, signifient bien que jusqu'à ce jour Jésus-Christ n'était pas dans l'histoire, mais seulement dans la légende, et qu'aujourd'hui le livre de M. Renan fait entrer Jésus dans l'histoire solennellement; quand j'ai lu ces paroles qui, au milieu des merveilles de l'école critique, sont encore vraiment remarquables, quand j'ai vu que l'histoire, par les travaux de M. Renan, a découvert le Christ, comme la philosophie nouvelle, l'école critique, selon M. Vacherot, a enfin découvert la raison, alors, permettez-moi de vous le dire, après avoir relu plusieurs fois ces paroles, je me suis arrêté, et je n'ai pu trouver d'autre explication que celle-ci : « C'est » un malade qui parle. » Et, quelques jours plus tard, j'ai rencontré la même explication sous la plume si modérée de M. de Pressensé, à l'endroit où il qualifie votre éloge de M. Renan par ces paroles : « Ces » pages hautaines où respire une passion » maladive. »

CHAPITRE III.

ATHÉISME ET DIVINATION ÉRIGÉS EN MÉTHODE.

Après cette énumération d'une partie des grosses fautes du livre, dont il résulte d'abord évidemment qu'aucune assertion de l'auteur n'a plus de valeur que l'assertion contraire, nous entrons dans l'étude méthodique du livre. Nous allons voir quel en est le principe, la méthode et le résultat. Nous dirons ensuite quelques mots sur sa valeur comme œuvre d'art, sur le ton et le style de l'auteur dans cette vie de Jésus.

Le principe déclaré du livre est bien celui que dit M. Havet, savoir : qu'au-dessus de l'homme et du monde, il n'y a rien, rien qu'une idée; point de Dieu, mais une idée seulement. Et ce principe, selon

M. Renan, aussi bien que selon M. Havet, doit être posé comme indiscutable. On n'écrit pas pour ceux qui refusent encore de l'admettre : on ne discute pas avec eux.

Le principe de ce livre, c'est donc : l'athéisme sans discussion, et c'est M. Havet qui, le premier, a nettement dégagé ce principe.

En sorte qu'au début du livre destiné à montrer que Jésus n'est pas Dieu, l'auteur pose en principe non discutable qu'il n'y a point de Dieu.

D'après ce principe, tout fait ou tout texte qui, aux yeux de l'auteur, paraît s'élever plus haut que l'homme ou plus haut que nature, est, sur ce seul soupçon, tenu pour nul et absolument supprimé.

Ainsi l'auteur pose en principe indiscutable qu'il a le droit de supprimer les textes et les faits qui seraient contraires à la thèse qu'il entend démontrer.

Pour nous, nous discuterons en son lieu le principe en lui-même, avec le soin que mérite cette question et le respect que nous devons à la raison publique.

Voilà ce que constate d'abord, sur le principe du livre, la critique qui a pour essence l'attention.

Mais, on le voit déjà, le principe implique la méthode, du moins en grande partie.

Cette méthode, en effet, M. Renan lui-même nous la fait connaître au début de son introduction (p. VI) : « Le plan suivi » pour cette histoire a empêché d'intro» duire dans le texte de longues disserta» tions sur les points controversés... Je » n'ai pas l'habitude de refaire ce qui est » fait et bien fait. »

Ainsi l'auteur, après avoir posé, comme principe indiscutable de son livre, le point même qu'il veut démontrer, annonce qu'en outre il discutera peu les points controversés.

Ceci, j'avoue l'avoir prévu avant l'apparition du livre. Je sais par expérience comment travaillent les membres de ce groupe, mais je n'espérais pas que cette méthode fût déclarée dans la préface. J'espérais encore moins l'aveu suivant (p. LV) : « Dans un tel effort pour faire revivre les

» hautes âmes du passé, *une part de divina-*
» *tion et de conjecture doit être permise*... La
» raison d'art en pareil sujet est un bon
» guide. »

Il est clair qu'avec un tel principe et une pareille méthode, un auteur peut absolument tout.

Mais écoutez ceci : au même lieu, parlant de la raison d'art qu'il accepte pour guide, il ajoute ces paroles véritablement merveilleuses : « Les lois intimes de la vie,
» de la marche des produits organiques,
» de la dégradation des nuances, doivent
» être à chaque instant consultées. »

Voilà donc les formes méthodiques et régulatrices que l'auteur a sans cesse sous les yeux dans ce livre : ce sont les lois intimes de la vie, ce sont les lois intimes de la marche des *produits organiques*, et *les lois intimes de la dégradation des nuances!*

Inutile de faire ressortir le comique profond de ce texte!

Voilà les garanties que donne l'auteur à la raison publique et à la conscience des chrétiens.

Mais je n'ai pas tout dit, et je dois à la justice d'ajouter que, dès le début (p. VI), l'auteur donne une garantie d'exactitude et de vérité historique vraiment solide, que voici : « Un système continu de notes met » le lecteur à même de vérifier d'après les » sources toutes les propositions du texte. »

Vérifier dans les sources toutes les propositions du texte ! ce serait plus qu'on ne peut demander. Nous ne pouvons pas prendre ces paroles à la lettre, d'autant plus qu'elles ôteraient à l'auteur « cette part » de conjecture et de divination » qu'il déclare lui être permise. Mais j'ai cru un instant, je l'avoue, que du moins, non pas sur toutes, mais sur la plupart des affirmations essentielles, contraires à la tradition et à la foi chrétienne, l'auteur essayerait de remplir sa promesse, et nous permettrait, cette fois enfin, de le rencontrer en face, dans une discussion scientifique régulière. Mais voici ce qui est arrivé. C'est que, soit par nous-même, soit à Saint-Sulpice, par les soins de M. Lehir, dont nous avons les précieuses notes, soit à l'O-

ratoire, par l'énergique travail du P. Perraud, nous avons vérifié le système continu de notes, depuis la première jusqu'à la dernière, et nous avons été plongé par cette opération dans le profond étonnement où nous sommes demeuré. Tous ceux, sans exception, qui ont essayé cette vérification de notes sur quelques pages, seront témoins de ce que je vais dire.

Ce système continu de notes est dérisoire.

D'abord, il n'appuie pas toutes les propositions du texte. C'est ce qu'il promettait, mais ce n'est pas ce qu'on lui demandait.

En second lieu, il n'essaye d'appuyer, bien ou mal, toujours mal selon moi, qu'une très-faible partie des propositions importantes qui sont à discuter.

En troisième lieu, il n'a, dans un très-grand nombre de cas, aucun rapport quelconque avec le texte.

Enfin il arrive très-souvent qu'il conduit à des sources qui établissent immédiatement, sans discussion possible, le contraire même des assertions du texte.

Quant à moi, dès mon premier essai de vérification, j'avais, après quelques minutes, trouvé les deux ou trois cas que voici :

Premier cas : Voici un texte où M. Renan affirme que Jésus, dans ses paraboles, parlait volontiers des enfants. On peut vérifier dans les sources cette proposition du texte, car il y a au bas de la page dix-neuf citations d'Évangile dans lesquelles le Seigneur emploie le mot *enfant*. Cette abondance inattendue de notes pour étayer ce fait : que Jésus parlait volontiers des enfants, me parut de mauvais augure. De cette manière, disais-je, il est facile d'accumuler au bas des pages un appareil de notes dénuées de sens, et en dehors de la question.

Mais voici qu'à la page 107 je trouve, dans le texte, une proposition moins inoffensive. « Loin que le Baptiste ait abdiqué » devant Jésus, Jésus, pendant tout le temps » qu'il passa près de lui, le reconnut pour » supérieur, et ne développa son propre » génie que timidement. » Assurément cette proposition mérite d'être vérifiée dans les sources. Mais voici que, dans ce système

continu de notes qui vérifient toutes les propositions du texte, celle-ci, entre autres, est oubliée. Aucun renvoi de notes n'accompagne cette phrase.

Donc, dix-neuf notes pour vérifier que Jésus parlait volontiers des enfants, et point de notes pour établir que Jésus, pendant tout le temps qu'il passa près de Jean-Baptiste, le reconnut pour supérieur. N'est-ce pas véritablement fâcheux?

Je comprenais bien que l'auteur, ici, ne pouvait citer l'Évangile, puisque, à notre connaissance et à la sienne, l'Évangile ne dit rien de pareil. Mais si l'auteur avait la volonté sincère de nous mener aux sources, pourquoi ne pas citer ici les textes qu'il sait par cœur, aussi bien que nous, où l'Évangile dit absolument le contraire?

Ces textes se trouvent précisément dans ces premiers chapitres de saint Jean que l'auteur cite sur une autre question, dans la même page. C'est là que l'on peut lire la parole connue de saint Jean-Baptiste parlant de Jésus : « Je ne suis pas digne de dénouer » les cordons de ses souliers. »

Or il se trouve que cette même parole est répétée dans les quatre Évangiles (Matth., III, 2; Marc, I, 8; Luc, III, 16; Jean, I, 26), et en particulier dans saint Matthieu, que M. Renan reconnaît comme l'authentique recueil des discours de Jésus.

Mais, alors, sur quoi repose cette assertion que : « loin que saint Jean eût abdiqué » devant Jésus, Jésus, pendant tout le temps » qu'il resta près de lui, le reconnut comme » supérieur? » Elle ne repose sur rien du tout.

Rien n'est cité contre l'Évangile, ni Talmud, ni apocryphes, ni quoi que ce soit. A défaut de tout texte, aucune raison n'est apportée.

L'affirmation absolument gratuite, absolument contraire aux textes qui sont sous tous les yeux ou dans toutes les mémoires, aux textes que l'auteur tient pour authentiques et cite incessamment dans les mêmes pages, c'est là l'une des ressources les plus fréquentes et les plus puissantes de la méthode de M. Renan.

Il faut évidemment un mot nouveau pour

caractériser ce procédé ; je l'appelle l'*assertionalisme absolu.*

Je me souviens de cette définition du pouvoir législatif russe : La volonté du prince est l'essence de la loi, et sa volonté actuelle ne peut être liée par ses volontés antérieures.

Il est certain que M. Renan usurpe le même pouvoir. Son assertion est absolue, et son assertion actuelle ne peut être liée par ses assertions antérieures.

Le lecteur voit déjà que le livre de M. Renan « n'a rien de commun avec l'histoire. »

Rien de commun avec l'histoire !... C'est donc un roman historique? Non, c'est un roman non historique : ce jugement émane de l'Institut. M. Renan ne s'est même pas soumis à la loi du roman historique. Walter Scott, en effet, décrivant quelque part sa méthode, annonce que d'abord il respecte les faits connus, qu'il les emploie, et puis que, dans les intervalles libres des données de l'histoire, il brodera son poëme par son art.

Est-ce là la méthode suivie dans la *Vie de Jésus?* En aucune sorte; l'auteur avoue qu'il fait une œuvre d'art. Il avoue qu'une part de divination et de conjecture doit lui être permise. J'y consens. Walter Scott avoue la même chose, mais seulement pour l'intervalle libre des faits. M. Renan, lui, étend ses *conjectures* et sa *divination*, non-seulement sur les intervalles laissés libres par les constructions de l'histoire, mais sur ces constructions elles-mêmes, sur le dos des faits et des textes, sur eux, contre eux et malgré eux. Les textes donnés par lui comme authentiques, les mêmes chapitres, qu'au même endroit il cite comme faisant loi sur d'autres points, il les brave d'une manière absolue quand il le veut, et cela sans même essayer d'apporter une raison, un motif quelconque pour colorer l'audacieux arbitraire des plus surprenantes assertions.

Il n'existe rien de pareil dans la littérature tant ancienne que moderne. Je n'ai jamais rien vu de semblable que dans les livres de cette secte. Il fallait le très-rare phénomène

d'une école sophistique en vie, pour que de pareils livres fussent possibles.

La *Vie de Jésus*, on le voit, est un tissu d'assertions purement conjecturales et absolument arbitraires.

On comprend maintenant pourquoi M. Renan ne répond jamais rien aux critiques qui lui sont adressées. Que peut-il donc répondre, par exemple, à l'énoncé des palpables erreurs de textes et de faits qui remplissent la *Vie de Jésus?*

Lorsqu'on fait un mérite à M. Renan de la sérénité parfaite avec laquelle il supporte toujours, sans répondre jamais, les coups de la critique, je reconnais que c'est un mérite, si l'on veut, mais c'est un mérite nécessaire. Quand on ne peut répondre et qu'on ne répond pas, faire de nécessité vertu est toujours à propos.

Pour résumer ce qui précède, le principe de ce livre, c'est l'athéisme sans discussion.

Et voici la méthode avouée : 1° Peu de discussion scientifique ; 2° conjectures et divination ; 3° système de notes renvoyant aux sources.

L'auteur a mis en œuvre les deux premières parties de la méthode, non la troisième. La seconde même laisse à désirer, car l'auteur parle de conjectures et de divination, selon la *raison d'art*, et il est vrai que la raison d'art, l'idée du beau, eût été, en pareille matière, un bon guide. Mais cette lumière du beau, cette raison d'art, n'ont pas été suivies. Nous le verrons.

Au fond donc, il n'y a pas ici de méthode. L'auteur dit ce qu'il veut; c'est là toute sa méthode. La volonté actuelle du penseur, non liée par ses volontés précédentes, voilà pour lui la règle du jugement. C'est ce que j'appelais l'*assertionalisme absolu*.

Cet auteur donc dit tout ce qu'il veut, soit. C'est la forme de sa méthode. Mais qu'est-ce qu'il veut dire? Quel est le fond de sa méthode? Où va donc cet esprit? Quelle est sa pente, sa marche réelle, sa logique effective, c'est-à-dire sa méthode agissante et réelle? Je crois le savoir. Cet esprit est dans l'état mental si bien décrit, mais si mal à propos loué par l'un des membres de cette école.

Oui, « un principe paraît s'être emparé avec force » de cet esprit, « c'est le prin- » cipe en vertu duquel une assertion n'est » pas plus vraie que l'assertion opposée..... » Rien n'est plus pour nous vérité ni erreur. » Il faut inventer d'autres mots. Nous ne » voyons plus partout que degrés et nuances; » nous admettons jusqu'à l'identité des con- » traires..... Nous admettons tout, parce » que nous comprenons tout. Nous expli- » quons tout, et l'esprit finit par approuver » tout ce qu'il explique [1]... » Chacun a reconnu le portrait intellectuel. Oui, cet état mental infirme, fatigué, ramolli, cédant à tout, et vacillant de tout à tout, existe parmi nous. C'est bien évidemment celui qui a dicté ce livre. Voilà bien la méthode réelle, la logique effective de cette *Vie de Jésus.*

Mais il n'y a pas seulement fatigue mentale et décomposition logique, il y a système et orgueil. Il y a l'entreprise avouée de transformer la métaphysique, la logique, et tout l'ensemble de l'esprit humain, dans le sens que nous avons dit ci-dessus, et d'établir

[1] Voir *les Sophistes et la Critique,* liv. I, chap. II.

qu'il n'y a, du moins quant à présent, ni Dieu, ni âme, ni vrai, ni faux, ni bien, ni mal. C'est à cette entreprise que M. Renan a cru pouvoir contribuer par la *Vie de Jésus*. Là il veut ou paraît vouloir établir l'identité du christianisme et du matérialisme, l'identité de l'athéisme et de la religion, celle du dédain et de l'adoration, et même, jusqu'à un certain point, l'identité de la divinité et de la non-divinité du Christ.

Que peut produire, et qu'a produit une pareille entreprise? Quel est le résultat, quelle est la conclusion du livre? C'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE IV.

LA DISJONCTION DES CARACTÈRES.

Que le lecteur veuille bien se rappeler les exemples de conclusions contraires, absolument incompatibles, que nous avons cités [1].

Qu'on se rappelle cet écrivain qui, parlant de la sophistique allemande, déclare que c'est « une œuvre stérile et contradic- » toire et dans ses termes et dans son es- » sence » ; et puis ajoute que « cette œuvre

[1] Ceci fait allusion au livre premier de l'ouvrage (*les Sophistes et la Critique*), dont le présent volume est l'édition populaire; dans cette édition j'ai retranché, comme plus difficiles à lire, le premier et le troisième livre, qui traitent de l'erreur générale dont le livre de M. Renan est un cas particulier.

» renferme sous, l'enveloppe des mots, une » pensée vivante et éternelle, qui suffit à » la gloire d'un philosophe, d'un pays et » d'un siècle. »

Ces deux conclusions sont-elles compatibles?

Qu'on se rappelle encore l'autre écrivain qui, parlant de la philosophie alexandrine, affirme que cette doctrine « n'est point une » simple juxtaposition, un rapprochement » forcé de principes contraires, mais une vé- » ritable alliance, une fusion harmonieuse » des doctrines »; et qui, d'autre part, dans la même page, affirme que cette même doctrine « n'est pas une conciliation impartiale » de tous les éléments de la pensée, mais » une transformation forcée et artificielle de » toutes les doctrines. »

Évidemment, quoique ces auteurs donnent ces conclusions dans les mêmes pages, comme formant un seul jugement, ce sont des jugements contraires, contradictoires, absolument irréductibles. Il faut choisir. Poser et empiler ainsi le *oui* et le *non* l'un sur l'autre, et soutenir leur identité, c'est

la négation même de la raison, de la parole et de la pensée.

M. Renan, dans tout l'ensemble de son livre, arrive à un résultat du même genre.

Malgré mille précautions, M. Renan arrive à une conclusion double, ou à deux conclusions contraires, comme celles que nous citons, l'une sur Hegel, l'autre sur l'Alexandrinisme.

Cette secte fait les derniers efforts pour réunir, en toute question, les contraires dans l'identité! Ils croient ainsi créer des produits intellectuels d'un ordre nouveau et supérieur. Ils espèrent obtenir, comme la culture le fait en botanique, des fleurs nouvelles, d'une beauté plus rare, des fruits nouveaux et plus parfaits. C'est pourquoi ils essayent en toute chose de voir ce que produisent l'affirmation et la négation réunies. Mais ils oublient que jamais jardinier n'essaya de marier une fleur avec la négation d'une fleur, ni même, ce qui serait beaucoup plus praticable, de marier une fleur à un oiseau. Il faut des conditions pour que les unions soient possibles. Tout mariage

mixte ne donne pas des hybrides réunissant les qualités diverses des deux sujets unis. Il est des cas où, voulant forcer l'union de deux variétés trop éloignées, on obtient un résultat étrange qui s'appelle, dans la science, la *disjonction des caractères*.

Qu'est-ce que là disjonction des caractères? En voici un exemple. On était parvenu à marier deux fleurs, dont l'une a des fruits lisses, l'autre des fruits couverts d'épines. Or, l'on a obtenu de cette union forcée un fruit double, offrant à l'œil la disjonction des caractères; le fruit avait deux faces, ou deux moitiés égales : l'une était lisse, l'autre hérissée d'épines. Les caractères étaient juxtaposés, disjoints, et nullement fondus.

Qu'obtiennent aujourd'hui les Sophistes dans leur recherche des conclusions doubles? Ils obtiennent la disjonction des caractères. Ils ont deux conclusions, et non pas une.

Les deux caractères de Jésus, dans le livre de M. Renan, sont disjoints et resteront disjoints, et ne peuvent se fondre en un seul. Ce n'est pas un portrait, mais ce sont deux portraits, coupés en deux et

collés ensemble. Il y a une demi-face de Jésus, une demi-auréole et une demi-couronne d'épines. Ces trois choses, je veux dire ces trois demi-choses, sont d'un côté; l'autre côté est la demi-figure et le demi-portrait d'une tout autre personne. Et cette autre personne, c'est l'auteur même, comme le remarque M. Havet, lorsqu'il signale « certains endroits du livre où la personne » de l'auteur paraît plus à découvert... Par » exemple, dit M. Havet, quand M. Renan » représente Jésus *fondant cette grande doc-* » *trine du dédain transcendant, vraie doctrine* » *de la liberté des âmes, qui seule donne la* » *paix,* qui n'entend le cri de cette fière » personnalité (la personnalité de M. Renan) » se retranchant contre les contraintes abais- » santes de la vie dans un orgueil légitime? » Voilà le portrait de M. Renan juxtaposé au demi-portrait du Seigneur, mais bien évidemment disjoint.

M. Havet pouvait encore citer les pages où est discutée la bonne foi du Seigneur Jésus, où est posée la théorie des différentes mesures de sincérité, et des conciliations de

l'imposture et de la bonne foi. M. Havet eût-il reconnu là encore la fière personnalité de l'auteur?

Il est donc manifeste qu'il y a là deux portraits qu'on a voulu fondre en un seul, le portrait de Jésus et l'autre, ce qui de toute nécessité devait amener la *disjonction des caractères*, c'est-à-dire deux demi-figures : l'une divine, et l'autre non divine.

Personne donc ne verra dans ce livre un seul portrait, car il y en a deux, incompatibles, irréductibles et *disjoints*. Il faut choisir. L'esprit ne peut porter les deux. Quand on inocule plusieurs greffes à une tige, après très-peu de temps, l'une des greffes l'emporte, les autres disparaissent. C'est ce que prouve M. Havet quand il reproche à M. Renan « de trop charger encore » d'illusion et de poésie » la demi-figure de Jésus, et lui demande d'abandonner plus franchement « l'illusion du divin. » Il ne veut qu'une seule greffe, comme la nature, et en cela il a raison.

CHAPITRE V.

L'AMPHORE ET L'URCEUS.

Il faut maintenant se demander si ce livre, qui est faux et mauvais, peut être beau.

Un livre qui a pour principe et méthode la négation de la logique, qui a pour résultat deux conclusions contraires, ou deux demi-figures disjointes, un tel livre peut-il être vraiment une œuvre d'art, et présenter le caractère de la beauté?

Évidemment c'est impossible. Avec M. de Pressensé, « nous contestons entièrement » ce mérite à la *Vie de Jésus*. L'auteur y » échoue comme artiste aussi bien que » comme historien. »

L'antique formule : « Rien n'est beau que

» le vrai, » est d'une vérité absolue. Et voici une autre formule non moins vraie :

Sans *logique*, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Qui peut nier cela? En outre, quelle beauté est possible sans unité? Y a-t-il beauté musicale sur deux tons à la fois? Quelle peut être la beauté plastique de deux figures, disjointes de caractères, quoique matériellement plaquées ensemble?

Je nie absolument la beauté de ce livre, et j'y trouve tous les caractères de la laideur. Ouvrez l'*Art poétique* d'Horace, et relisez ces règles immuables d'éternel bon sens, notamment ce début qui expose les caractères de la difformité dans la poésie et dans l'art; vous les trouverez tous ici :

« Qu'un peintre essaye de joindre une
» encolure de cheval à une tête humaine;
» qu'il ajoute à cela des plumes de diverses
» couleurs, des membres pris de tous côtés;
» qu'il nous présente par le haut une belle
» femme, et par le bas un affreux poisson[1]. »

[1] Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas,

Et tout le reste, notamment ce trait :

« Vous établissez une amphore ; la roue
» tourne, vous n'avez plus qu'un petit
» pot [1]. »

J'affirme donc la laideur générale de ce livre; je n'y trouve la beauté que par places.

Supposez une exquise mélodie, d'une vraie beauté, d'une extrême distinction, disséminée par fragments abruptes dans une masse musicale d'un autre ton d'ailleurs absurde. Peut-on rien concevoir de plus intolérable? Tel est ce livre.

Mais comme je fais ici une œuvre réelle de critique, je veux et je dois séparer le bon grain de l'ivraie, quoiqu'il y ait ici peu de bon grain. Je prendrai les fragments de l'exquise mélodie et les réunirai. Nous verrons le tout en son lieu. L'auteur regrettera d'avoir brisé, disséminé, perdu ce qu'il avait trouvé de beau.

Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne...

1 Amphora cœpit
Institui, currente rota cur urceus exit?

Que si l'on met à part les fragments dont je parle, je doute qu'il soit possible de rencontrer une œuvre d'art plus déplorablement manquée.

Qu'est-ce que cette description de la Galilée, qui est, dit-on, le beau morceau du livre, et que bien des lecteurs inattentifs ont trouvée belle? Veuillez donc la relire. Quel en est le début? « La Galilée était de la » sorte une vaste *fournaise* où s'agitaient en » ébullition les éléments les plus divers. Un » mépris de la vie, ou, pour ainsi dire, une » sorte d'appétit de la mort était la consé- » quence de ces agitations... et de ces grands » mouvements fanatiques... La révolution y » faisait travailler toutes les têtes... y faisait » fermenter les plus colossales espérances. »

Voilà le début.

Qui pourrait s'attendre à la suite?

« Ce joli pays... surabondait, à l'époque » de Jésus (la même époque), de bien-être » et de gaieté!...

» Cette nature ravissante... cette vie con- » tente et facilement satisfaite, imprimait à » tous les rêves de la Galilée un tour idyllique

» et charmant... Toute l'histoire du christia-
» nisme naissant est devenue de la sorte
» une délicieuse pastorale. »

Est-ce croyable? Tout cela est-il tolérable?

N'est-ce point là précisément tout ce qu'Horace décrit au début de l'*Art poétique*, et déclare absurde et risible :

« Amis, pourriez-vous ne pas rire? »

Avez-vous dans la littérature, soit ancienne soit moderne, un autre exemple aussi saillant de la chute indiquée par Horace dans le vers fameux :

« Vous établissez une amphore; la roue
» tourne, vous n'avez plus qu'un petit pot. »

Au début de la description, à la première page, la Galilée n'est pas seulement une *amphore*, c'est « une fournaise, et une vaste » fournaise en ébullition, » et à la seconde page, en deux tours de roue, l'amphore est devenue ce petit pot, cet *urceus* qu'Horace vous apprenait à éviter.

Cet exemple sera certainement cité dans

les classes de rhétorique pour expliquer ce vers d'Horace.

De bonne foi, qu'on me dise si un peintre, si un poëte qui travaille ainsi, a, quand il peint, quelque chose sous les yeux? Non. Il n'y a ni modèle réel ni modèle idéal, il n'y a rien du tout sous l'œil de l'homme qui peint ainsi. Cet homme compose, il juxtapose. Il plaque une suite de phrases dont plusieurs, prises à part, sont jolies, sont écrites, j'y consens, avec une sorte de douceur physique dans les mots, mais dont l'ensemble est impossible, plus impossible que « la tête d'homme sur le col du cheval, » plus impossible que « la belle femme termi- » née en poisson, » plus impossible que « la » vaste amphore changée en petit pot. »

Cette description de la Galilée est le symbole de tout le livre. L'auteur n'a sous les yeux ni l'idée ni le fait. Il n'a pas d'objet devant lui; il a son art, et sa finesse, et sa visée. C'est trop peu, ou plutôt ce n'est rien du tout. Il prétend avoir vu. Je le nie; je dis qu'il n'a pas vu; car il se coupe à chaque instant. Ici même dans cette descrip-

tion, le faux peintre, qui dit avoir vu, se heurte cruellement aux réalités matérielles. Écoutez, il va mêler à sa peinture une profonde pensée : « Tout peuple, appelé à de » hautes destinées, doit être un petit monde » complet, renfermant dans son sein les » deux pôles opposés. » De là contraste, et antithèse et synthèse hégélienne de la Judée et de la Galilée! On va retrouver la formule théorique dans les faits! Donc, pour montrer « ce que la Galilée a osé » et son extrême contraste avec la Judée, on cite « le bon Zachée, » appelé au festin. Or, Zachée est à Jéricho, terre de Judée, et nullement de Galilée. C'est à Jéricho que se passe la divine et admirable scène du bon Zachée.

Les faux témoins se coupent toujours.

Que signifie encore ce peuple de Galilée « qui boit beaucoup de vin,... qui n'est nul» lement doué pour l'art, qui est indifférent » aux beautés de la forme, » et dont pourtant « la joie se spiritualise en rêves éthérés, » en une sorte de mysticisme poétique... et » qui crée, à l'état d'imagination populaire, » le plus sublime idéal? » N'est-ce pas là

encore la disjonction des caractères? Tout cela est-il compatible? Ne voyez-vous pas là ces plumes de toute couleur dont parle Horace?

Comprenez donc que cet auteur travaille sans objet sous les yeux; il n'a pas plus de modèle idéal que de modèle de chair et d'os. Son livre n'a ni corps ni âme. Ce n'est évidemment qu'un masque.

Je plains ceux qui l'ont trouvé beau.

Autre exemple : est-ce un vrai peintre, un témoin oculaire qui fait intervenir ces jeunes filles dans le tableau de la Passion? N'est-ce pas une indigne faute?

Mais voici quelque chose qui dépasse tout, et qui est absurde trois fois, comme *thèse*, comme *antithèse* et comme *synthèse*. Je demande si un homme de sens et de goût, quel qu'il soit, dans quelque art que se soit développé son génie, peut admettre qu'en aucun cas l'on puisse appeler Jésus-Christ « un fin et joyeux moraliste? » Si quelqu'un dit *oui*, j'avoue qu'à celui-là je ne pourrai répondre.

La figure idéale du Christ est un type qui

existe, qu'on ne peut pas, qu'on ne doit pas changer, qu'on ne changera pas. Appliquer à cet idéal la fade et plate qualification « de fin et joyeux moraliste, » c'est faire une faute grossière qu'aucun maître ne pardonnera. Celui qui a fait cela est perdu.

Mais quoi! voici que, d'un autre côté, il applique à ce même idéal, éternellement et nécessairement immuable comme les idées, cet autre trait non moins insupportable. Il dit de Jésus-Christ : « ce géant sombre. » Autre chute. Je prends à témoin tout artiste. Appelez « géant sombre » le tentateur dans le tableau de Scheffer, mais non le Christ limpide, doux et humble de cœur, calme dans sa lumière, dans son amour et dans sa force, qui, comparé au géant sombre, est Apollon comparé aux Titans.

Voilà donc deux traits subversifs qui défigurent tout le tableau. Mais l'effroyable et implacable peintre a son système, et prétend bien nous l'imposer. Et ce n'est pas ici par surprise et oubli qu'il ose superposer à la divine figure ces deux traits absolument incompatibles. Il paye d'audace, et c'est

dans la même phrase qu'il unit les deux traits : « Fin et joyeux moraliste,... » et : « Géant sombre. »

Ce n'est plus, dit-il, « le fin et joyeux » moraliste des premiers jours, mais le géant » sombre qu'une sorte de pressentiment » grandiose jetait de plus en plus hors de » l'humanité. »

Est-ce qu'un homme, et, selon vous, le plus grand des hommes, est jamais à trente ans « un fin et joyeux moraliste, » pour devenir l'année d'après « un géant sombre? » Quoi! vous qui rejetez la moitié de l'un des Évangiles, par cette raison que si Jésus-Christ parle comme saint Matthieu, il n'a pu parler comme saint Jean; vous qui, pour les nuances de style qui distinguent ces deux Évangiles, affirmez qu'ils ne peuvent pas venir du même homme; c'est vous qui faites de ce même homme deux êtres radicalement incompatibles, savoir : « un fin et joyeux moraliste, » et en même temps « un géant sombre? »

Je comprends le Christ d'Avignon, cette merveilleuse sculpture où l'artiste a voulu

réunir dans l'admirable tête du Christ les deux expressions vraies de l'âme du Crucifié, la douleur de la croix et le triomphe de la prochaine résurrection. J'admets, à la rigueur, le tour de force par lequel, vue d'un côté, la face du Christ est douloureuse, et de l'autre côté triomphante, et j'accorde que les deux expressions viennent se fondre dans la tête vue de face. Mais il s'agit ici de deux expressions vraies et compatibles. Et vous, peintre insensé, vous essayez le même tour de force pour donner à la même figure deux expressions, fausses chacune pour elle-même, et incompatibles entre elles!

CHAPITRE VI.

L'ÉVANGILE DU RENARD.

Il nous reste à parler, dans cette étude méthodique de la *Vie de Jésus*, après avoir dévoilé le principe du livre, sa méthode, sa conclusion double, son caractère comme livre d'art, il nous reste à parler et du *ton* et du *style* de l'œuvre.

Le ton d'un livre, n'est-ce pas tout? n'en est-ce pas l'esprit et l'âme?

Mais que dire du ton de ce livre?

Avant tout, il faut dire qu'il y en a deux.

Ce livre est écrit en deux tons, comme serait l'œuvre d'un musicien, composée en deux tons, que l'artiste prétendrait fondre l'un dans l'autre.

Mais comment peut-on fondre deux tons

en un seul? C'est absolument impossible. On est dans l'un ou bien dans l'autre. Il y a dilemme absolu. Que peut donc faire celui qui veut chanter sur deux tons à la fois? Il ne peut qu'alterner, et donner tour à tour quelques mesures de l'un, et puis quelques mesures de l'autre. C'est ce que fait ici M. Renan. Il alterne, et il passe de l'un à l'autre ton sans aucune transition motivée. L'effet, on le conçoit, est entièrement insupportable.

Or, voici les deux tons du livre. L'Évangile n'a-t-il pas tout prévu? Écoutez : « Ils lui » disaient : Salut, ô roi des Juifs, et ils lui » donnaient des soufflets : *Et dicebant : Ave,* » *rex Judæorum, et dabant ei alapas.* » Ce sont là les deux tons du livre : le salut, les soufflets! Mais, à vrai dire, les grossiers soldats qui insultaient Jésus n'avaient qu'un ton, car ils disaient : Salut! du ton de la plus grossière ironie, et les soufflets s'accordaient avec le salut. Ici, il est incontestable que M. Renan salue parfois Notre-Seigneur Jésus d'un ton sérieux, respectueux et pénétré. Cela ne peut pas être méconnu. Aussi,

lorsqu'un instant après il l'injurie ou le soufflette, on peut dire qu'il n'y a jamais eu de plus odieux et de plus horrible mélange!

Il est donc impossible de caractériser le ton du livre, car il y en a deux et non pas un.

Il faut donc opérer la disjonction des deux.

Et d'abord il y a le ton respectueux et pénétré. *Ave, rex Judæorum,* j'en parle moi-même avec respect : j'en tiens compte à M. Renan, et je ferai connaître ce côté du livre quand, dans mon impartiale critique, je me poserai cette question : Y a-t-il quelque chose de vrai, de beau, de bon dans cette *Vie de Jésus?*

Quant à l'autre : « *et dabant ei alapas,* et ils lui donnaient des soufflets, » c'est ici le lieu d'en parler et de le qualifier.

Mais comment faire pour dire le mot qui qualifie ce ton?

Je dirai tout, en énonçant le fait : C'est un ton de sereine supériorité pris par M. Renan à l'égard de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Répétons cela : la sereine supériorité intellectuelle et morale de M. Renan sur Notre-Seigneur Jésus-Christ!

L'état mental de M. Renan, autrement large, autrement éclairé et autrement sincère que celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

J'ai, sur les marges de mon exemplaire de la *Vie de Jésus,* écrit trente fois le mot le plus énergique de notre langue pour qualifier un ton. Je ne l'écrirai pas ici, car je le trouve absolument insuffisant.

L'énoncé du fait seul est adéquat au fait : la sereine supériorité de cet auteur sur Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Il est clair qu'aucun mot d'aucune langue ne saurait qualifier cette forme perpétuellement employée par l'auteur à l'égard de Notre-Seigneur Jésus-Christ :

« Jésus n'a aucune idée de... p. 127.

» Jésus ne sut rien de... p. 40.

» Jésus n'a pas la moindre notion de... p. 128.

» Jésus n'avait pas la moindre idée de... p. 257.

» Jésus n'avait pas l'idée de... 260.
» Jésus n'eut jamais une notion bien ar-
» rêtée de... p. 305.
» L'idéalisme transcendant de Jésus ne
» lui permit jamais d'avoir une notion bien
» claire de... » p. 244.

Je ne dis rien de ces jugements en eux-mêmes et de leur ineptie absolue. Ce n'est pas la question ni le lieu ; je ne parle ici que du ton.

Il est clair qu'il n'existe dans aucune langue un mot capable de qualifier ce ton.

Pesez ceci : Un membre de cette secte dont nous avons décrit l'état mental ; un scribe de circonstance qui soulève, en ce moment, la risée indignée de tout homme sérieux en Europe ; un malheureureux sophiste pour qui nulle assertion n'est plus vraie que son opposée ; un infirme intellectuel qui a perdu, en théorie et en pratique, le discernement de ce qui est et de ce qui n'est pas, du pour, du contre, du oui, du non ; c'est là l'homme qui s'avance et qui, avec la plus parfaite sérénité et ce demi-sourire que son style n abandonne jamais,

juge nettement, par voie de simple tact exquis, et puis prononce, par voie de pure déclaration, sur la valeur et les limites de la pensée de Jésus-Christ, l'éternel Maître du genre humain!

Il dit les choses dont Jésus-Christ n'a pas l'idée, et celles dont il ne put jamais avoir de notion claire. Il sait « le point où il reste *beaucoup de vague dans la pensée* de Jésus-Christ; celui où se mêlèrent chez lui bien des ténèbres; les causes qui firent *arrêt* dans le développement de cet esprit. Il définit l'état intellectuel limité « *qui fut toujours* » *celui du Christ.* »

Pendant ce temps, les amis de l'auteur lui attribuent « un esprit d'une largeur et » d'une élévation sans limite [1]. »

C'est là, je le répète, ce que les mots abstraits ne pouvaient rendre. J'exprime la chose par l'énumération des détails concrets.

Et c'est là l'un des tons du livre. Le livre donc est écrit sur deux tons, dont l'un surtout ne peut être exprimé par aucun mot français.

[1] M. Havet, *loco citato.*

Parlons du style :

Le style de cet ouvrage est la résultante nécessaire du grand effort que fait l'auteur pour concilier les deux tons et les deux conclusions du livre.

Le propre caractère de ce style est la perpétuelle hésitation et la perpétuelle et ambiguë dualité.

Ici j'avoue que je veux dire le mot qui qualifie parfaitement ce style.

Quand l'auteur veut aller à gauche, il commence par opérer une démonstration sur la droite, puis tout à coup il est à gauche. Feinte à droite, élan sur la gauche, voilà sa marche. Il est à gauche; votre œil le suit de ce côté, il n'y est plus, c'est à droite qu'il se trouve; non, c'est à gauche où il est déjà revenu.

J'avais écrit ces lignes lorsque j'ai lu, sans nulle surprise, la même pensée dans un critique allemand : « Il ne trouve son » chemin, dit M. Keim, que par la plus » étonnante marche en zigzag. »

Qu'on me dise si c'est là, oui ou non, la marche de ce style. Et qu'on me dise quel

est, dans la nature, l'être qui marche ainsi?

Jésus disait en parlant d'Hérode : « Allez » dire à ce renard. » Ne puis-je donc pas prononcer le même mot? Eh bien, oui! ce style marche comme le renard : la chose n'est-elle pas sous les yeux?

Après tout, le renard est l'une des créatures de Dieu, et ce mot n'est pas une insulte.

O mon frère le renard! aurait dit saint François d'Assise, pourquoi donc marchez-vous ainsi? J'en dis autant et du même ton, et sans aucun mépris.

J'ai voulu, il y a peu de jours, étudier la figure du renard. Je suis allé au Jardin des plantes. Me suis-je fait illusion? Je comparais à cette figure la face du lion. L'expression de la face du lion me semble être celle-ci : une bonhomie terrible. Mais sur celle du renard qu'ai-je trouvé? J'ai trouvé l'expression du *dédain transcendant*. Qu'on vérifie le fait en regardant avec attention la figure du renard.

Quoi qu'il en soit, il y avait et il y a quatre Évangiles : celui du Bœuf, celui du Lion, celui de l'Homme et celui de l'Aigle.

Il n'y en aura pas un cinquième qui soit l'évangile du Renard.

Et que serait-ce si l'on voulait ici analyser jusque dans son fond l'indigne théorie des degrés de véracité, des nuances de sincérité, des variétés de bonne foi? Que dire de cette application du principe sophistique fondamental à la délicate entreprise de concilier les deux antinomies « *imposture et bonne foi?* » « Bonne foi et imposture sont des mots » (p. 252) qui, dans notre conscience rigide, » s'opposent comme deux termes inconci- » liables. » Vous essayez de les concilier « EN ADMETTANT HAUTEMENT QU'IL Y A POUR » LA SINCÉRITÉ PLUSIEURS MESURES... et que « *les héros* » qui mènent le monde, font « *avec leurs mensonges* » ce que « *nous autres,* » *impuissants que nous sommes,* » ne pouvons » faire « *avec nos scrupules.* »

Depuis dix ans j'écris que les sophistes organisent philosophiquement le mensonge. C'est ce que je soutenais. Aujourd'hui l'on avoue hautement le fait. Oui, les sophistes organisent le mensonge en soutenant que toute idée complète est double; que, comme

un petit monde, elle doit avoir deux pôles et renfermer son contraire concilié; qu'en général l'idée ne devient pleine, entière et synthétique que par *choc en retour* sur l'idée simple primitive. Ce choc en retour s'appelle *umschlag* en allemand. Le choc en retour peut s'opérer soit de la *thèse* à l'*antithèse*, soit de l'*antithèse* à la *thèse*. Quand un sophiste est poursuivi par la critique (celle qui a pour essence l'attention), qu'on l'attaque d'un côté ou de l'autre, il opère le choc en retour aussi souvent qu'il est besoin. Il fuit du *contre* au *pour*, du *pour* au *contre* aussi longtemps qu'on le poursuit. On en voit dans l'*Étude sur la sophistique* un exemple d'autant plus remarquable, que l'écrivain qui nous le donne est d'une sincérité personnelle absolue.

On me répète à chaque instant : Mais les sophistes méritent-ils donc que vous vous donniez tant de peine à les poursuivre?

Et d'abord, je réponds que tout homme qui s'égare mérite qu'on se fatigue à le chercher. Puis, si j'avais tout le dédain que je n'ai pas, je répondrais : C'est un sujet

pathologique quelconque, j'allais dire tératologique, sur lequel je démontre la science.

Mais voici la réponse précise : Ces écrivains, dans leur mérite reconnu de sophistes et de rhéteurs, sont-ils donc si fort au-dessous de Gorgias? Et moi, suis-je donc au-dessus d'Aristote et de Platon? Eh bien, ces deux grands hommes n'ont-ils pas déployé leurs forces contre Gorgias et ses pareils? et peut-on dire qu'ils ont perdu leur temps dans cette « *chasse au sophiste*[1] ? » Non, certes! car ils en ont détruit l'espèce pour plus de deux mille ans. Je ne veux pas d'autre récompense.

Et il est temps que l'on procède à cette radicale destruction. La philosophie ne renaîtra en France, ou plutôt en Europe, comme autrefois en Grèce, que lorsqu'on aura su nettement séparer les sophistes, et opérer le premier acte de toute création : séparation des ténèbres et de la lumière.

[1] Les deux mots *chasse* et *espèce* sont de Platon. « Espèce, dit-il, en parlant des sophistes, espèce dont la chasse est bien difficile. » Voir le dialogue intitulé *le Sophiste*, vers la fin.

CHAPITRE VII.

LES PARCELLES DU DIAMANT BRISÉ.

Il est temps maintenant de retirer de cette masse mauvaise les parcelles du diamant brisé, de dégager de ce bruit discordant les fragments dispersés de l'exquise mélodie, et de les rassembler.

Voici ce qui est beau dans le livre de M. Renan. C'est d'abord le nom de Jésus, qui a fait le succès du livre, et puis ce sont plusieurs des traits réels de la face de Jésus, que l'auteur a eu le mérite de ne pas vouloir effacer, mais qu'il a seulement dispersés.

Et d'abord M. Renan a eu le bon esprit de précéder de quelques années le mouvement qui ramène, de plus en plus, sous la

masse des preuves, à l'authencité des Évangiles, les critiques les plus insensés. Il ne craint pas de l'avouer, et de revenir sur ses négations antérieures.

« En somme (p. XXXVII), j'admets comme » authentiques les quatre Évangiles cano- » niques. Tous, selon moi, remontent au » premier siècle. »

Et quant aux apocryphes, « ces composi- » tions (p. XLIII) ne doivent être en aucune » façon mises sur le même pied que les » Évangiles canoniques. Ce sont de plates » et puériles amplifications, ayant les cano- » niques pour base, et n'y ajoutant rien qui » ait du prix. »

Voilà donc, après tant d'égarements, la critique revenue, quant aux grandes masses des faits, au point de départ, aux données de la tradition posée par la critique de l'Église primitive.

En outre, M. Renan reconnaît que tout le *Nouveau Testament était achevé dans sa forme actuelle* avant la fin du premier siècle.

Telles sont, selon l'auteur et selon la vérité, les sources authentiques où nous

trouvons les actes et les paroles du Christ. D'ailleurs, pour ce qui est des paroles de Jésus, — « une espèce d'éclat à la fois » doux et terrible, une force divine, si » j'ose le dire, souligne ces paroles, les » détache du contexte et les rend facile- » ment reconnaissables... Les vraies paroles » de Jésus se décèlent pour ainsi dire d'elles- » mêmes ; dès qu'on les touche... on les » sent vibrer ; elles se traduisent comme » spontanément et viennent d'elles-mêmes » se placer dans le récit, où elles gardent un » relief sans pareil » (p. XXXVIII). Cela est vrai, je vérifie cela et plus encore, depuis de longues années, dans toutes les paroles de Jésus que nous transmettent les Évangiles... Elles vivent toujours, s'appliquent toujours, sont éternelles, toujours nouvelles, à la fois plus nouvelles et aussi plus anciennes que chaque état de l'âme, que chaque époque du monde. Ce sont les vraies paroles de la vie éternelle.

Quant à son œuvre, Jésus « créa l'objet » et le point de départ de la foi future de » l'humanité (p. 2). L'événement capital

» de l'histoire du monde (p. 1) est la révo-
» lution par laquelle les plus nobles portions
» de l'humanité ont passé des anciennes
» religions, comprises sous le nom vague
» de paganisme, à une religion fondée sur
» l'unité divine, la trinité, l'incarnation du
» Fils de Dieu. »

Lorsque Jésus allait paraître, dit M. Renan, d'après l'histoire, le monde attendait quelque chose. « Des rêves de palingénésie universelle » (p. 17) se répandaient dans tout le monde romain et « faisaient naître » de toute part des espérances illimitées » (p. 18).

« En Judée, l'attente était à son comble. » Et c'est alors que paraît « l'homme
» incomparable auquel la conscience uni-
» verselle a décerné le titre de Fils de Dieu,
» et cela avec justice, puisqu'il a fait faire
» à la religion un pas auquel nul autre ne
» peut et probablement ne pourra jamais
» être comparé. »

Au sein du peuple qui le premier « ait
» eu souci d'une théoric générale de la
» marche de notre espèce.... et qui, grâce

» à une espèce de sens prophétique, » se trouvait « merveilleusement apte à voir les » grandes lignes de l'avenir » (p. 47), il naquit un homme, le plus puissant des hommes, dont voici l'étonnant caractère : « Il eut une résolution personnelle fixe, » qui, ayant dépassé en intensité toute » autre volonté créée, dirige encore, à » l'heure qu'il est, les destinées de l'hu- » manité » (p. 46).

Cet homme fait ce qui suit :

Il trace « le plus beau code de la vie » parfaite qu'aucun moraliste ait tracé » (p. 84).

« Une idée absolument neuve, l'idée » d'un culte fondé sur la pureté du cœur » et sur la fraternité humaine, faisait par » lui son entrée dans le monde » (p. 90).

« Par là il a posé une pierre éternelle, » fondement de la vraie religion, et, si la » religion est la chose essentielle de l'hu- » manité, par là il a mérité le rang divin » qu'on lui a décerné » (p. 90).

« Il a senti le bien, et au prix de son » sang il l'a fait triompher. Jésus, à ce

» double point de vue, est sans égal ; sa
» gloire reste entière et sera toujours
» renouvelée (p. 93). Il est, pour l'éter-
» nité, le vrai créateur de la paix de l'âme,
» le grand consolateur de la vie » (p. 176).

Pourquoi ? Parce qu'il a dit ceci :
« L'heure est venue où l'on n'adorera
» plus, ni sur cette montagne ni à Jéru-
» salem, mais où les vrais adorateurs ado-
» reront le Père en esprit et en vérité »
(p. 234).

« Le jour où il prononça cette parole...
» il dit pour la première fois le mot sur
» lequel repose l'édifice de la religion éter-
» nelle. Il fonda le culte pur, sans idole,
» sans patrie, celui que pratiqueront toutes
» les âmes élevées jusqu'à la fin des temps.
» Non-seulement sa religion, ce jour-là,
» fut la bonne religion de l'humanité, ce fut
» la religion absolue ; et si d'autres pla-
» nètes ont des habitants doués de raison
» et de moralité, leur religion ne peut être
» différente de celle que Jésus a proclamée
» près du puits de Jacob » (p. 234).

« Le mot de Jésus a été un éclair dans

» une nuit obscure. Il a fallu dix-huit cents
» ans pour que les yeux de l'humanité, que
» dis-je ! d'une portion infiniment petite de
» l'humanité, s'y soient habitués. Mais
» l'éclair deviendra le plein jour, et, après
» avoir parcouru tous les cercles d'erreur,
» l'humanité reviendra à ce mot-là, comme
» à l'expression immortelle de sa foi et de
» ses espérances » (p. 235).

Déclarons-le « pour l'honneur de notre
» grand maître...., le vrai royaume de Dieu,
» ce royaume de l'esprit... qui, comme le
» grain de sénevé, est devenu un arbre qui
» ombrage le monde, et sous les rameaux
» duquel les oiseaux ont leur nid (p. 282),
» ce vrai royaume de Dieu, Jésus l'a com-
» pris, l'a voulu, l'a fondé !.. Il a posé la
» morale éternelle, celle qui a sauvé l'hu-
» manité !.. Il s'est proposé de créer un état
» nouveau de l'humanité... Il a conçu la
» réelle cité de Dieu, la palingénésie véri-
» table, le sermon sur la montagne, l'apo-
» théose du faible, l'amour du peuple, le
» goût du pauvre, la réhabilitation de tout
» ce qui est humble, vrai et naïf. Cette ré-

» habilitation... sa parole l'a rendue... par
» des traits qui dureront éternellement...
» chacun de nous lui doit ce qu'il a de meil-
» leur... (p. 283.) Jésus est plus que le
» réformateur d'une religion vieillie; c'est
» le créateur de la religion éternelle de
» l'humanité » (p. 232).

Que fut ce trouble, cette agonie du jardin des Olives? « Regretta-t-il sa trop haute
» nature, et, victime de sa grandeur, pleu-
» ra-t-il de n'être pas resté un simple artisan
» de Nazareth?.. Il est sûr, au moins, que
» sa nature divine reprit bientôt le dessus.
» Il pouvait encore éviter la mort, il ne le
» voulut pas. L'amour de son œuvre l'em-
» porta. Il accepta de boire le calice jusqu'à
» la lie (p. 379). Et il ne reste que le héros
» incomparable de la Passion, le fondateur
» des droits de la conscience libre, le mo-
» dèle accompli que toutes les âmes souf-
» frantes méditeront pour se fortifier et se
» consoler. »

Quand il fut sur la croix... (p. 427), « il
» vit dans sa mort le salut du monde; il
» perdit de vue le spectacle hideux qui se

» déroulait à ses pieds, et, profondément
» uni à son Père, il commença sur le gibet
» la vie divine qu'il allait mener dans le
» cœur de l'humanité pour des siècles in-
» finis. »

« Repose maintenant dans ta gloire, noble
» initiateur !... (p. 426.) Ton œuvre est
» achevée, ta divinité est fondée... Désor-
» mais tu assisteras, du haut de la paix di-
» vine, aux conséquences infinies de tes
» actes. Au prix de quelques heures de
» souffrance, qui n'ont pas même atteint ta
» grande âme, tu as acheté la plus complète
» immortalité. Pour des milliers d'années, le
» monde va relever de toi ! Drapeau de nos
» contradictions, tu seras le signe autour
» duquel se livrera la plus ardente bataille.
» Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé
» depuis ta mort que durant les jours de ton
» passage ici-bas, tu deviendras à tel point
» la pierre angulaire de l'humanité, qu'ar-
» racher ton nom de ce monde, serait
» l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre
» toi et Dieu on ne distinguera plus. Pleine-
» ment vainqueur de la mort, prends pos-

» session de ton royaume, où te suivront,
» par la voie royale que tu as tracée, des siè-
» cles d'adorateurs ! »

Tels sont les fragments de la céleste mélodie.

Je dois dire que je suis ému jusqu'aux larmes en les recueillant, et en les transcrivant de ma main.

Je me demandé comment cette beauté, absolument vraie et sublime, peut ne pas convertir instantanément tout cœur d'homme.

J'adore mon Maître et je baise ses mains et ses pieds. Je le supplie de nous sauver et de nous laver de son sang, moi, son trop misérable disciple, eux, ses ennemis si aveugles et si à plaindre!

Je me demande pourquoi l'homme qui a pu écrire ce qui précède, et qui tenait en main pareil diamant, a pu ne pas comprendre, et briser en morceaux ce trésor, et puis l'amalgamer dans la plus vile poussière.

Je me demande comment celui qui a entrevu cette figure a pu la diviser, la déchirer, en disperser les traits, et puis, en ou-

tre, couvrir de taches les parties qui restaient visibles !

Je n'ai pas cité un fragment dont je n'aie enlevé quelque tache. J'ai dû prendre une à une chaque assertion, la dégager des assertions mauvaises au milieu desquelles elle était, et j'ai dû purger chacune d'elles de son contraire qui s'y trouvait mêlé.

J'ai dû essuyer votre face, ô Jésus! et laver sur chacun de vos traits la boue qu'on venait d'y jeter, et non-seulement la boue, mais tout ce que dit l'Évangile. Il y avait outre cela, du sang qu'hier y firent couler la piqûre de nouvelles épines, la violence de nouveaux soufflets.

Mais pourquoi donc a-t-on fait cela? Et comment a-t-on pu le faire? « Nul ne peut, » disait le Seigneur dans l'Évangile, chas- » ser les démons en mon nom, puis aussitôt » après parler mal de moi. »

Je me demande comment celui qui a pu dire ce qui précède, a pu dire en même temps ce qui suit. Écoutez :

A travers le torrent d'insultes découlant de cette bouche, qui souffle le froid et le

chaud, on discerne ces mots, que j'appelle
« soufflets et crachats » pour parler avec
l'Évangile : « Jeune villageois... (p. 40),
» des naïvetés... (p. 338), un peu sophiste...
» argumentations insipides... son argumen-
» tation très-faible... (p. 345), économie
» politique singulière... (p. 173), prédica-
» tion bizarre... (p. 301), anarchiste à quel-
» ques égards... (p. 127), la part de rêves
» que renferme son programme... (p. 123),
» bien des ténèbres se mêlaient à ses vues...
» (p. 120), germe d'un vrai fanatisme...
» (p. 326), des actes qui seraient mainte-
» nant considérés comme des traits d'illu-
» sion ou de folie... (p. 266), laisse percer
» contre ses ennemis un ressentiment som-
» bre... (p. 371), jours écoulés dans la dis-
» pute et dans l'aigreur... (p. 345), tempé-
» rament excessivement passionné... qui le
» portait à chaque instant hors des bornes
» de la nature humaine... (p. 318), pres-
» sant, impératif, il ne souffrait aucune op-
» position... (p. 319), affirmations perpé-
» tuelles de lui-même qui prennent quelque
» chose de fastidieux... (p. 344), il est pro-

» bable que beaucoup de ses fautes ont été
» dissimulées... (p. 458). »

Ah! oui, il est certain que cet homme nous a tous personnellement outragés en outrageant la personne divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il était réservé à Notre-Seigneur Jésus-Chris, en ces derniers temps, de tomber aux mains des sophistes. Il lui restait à se voir salué, insulté, souffleté en même temps. Les mêmes hommes lui disent sous nos yeux : O Roi des hommes, salut ! et en disant cela ils le soufflettent. Ils le saluent avec réserve, et le soufflettent avec modération. Ce sont des hommes d'identité : pour eux, salut et soufflets sont même chose. Ce prodige est nouveau, parce que, depuis deux mille ans, c'est pour la première fois que reparaît, dans l'histoire de l'esprit humain, la monstruosité d'une école sophistique.

SECONDE PARTIE.

VRAI TABLEAU DE LA VIE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

UN VRAI PEINTRE D'HISTOIRE RELIGIEUSE.

Regardons maintenant l'autre côté de la question.

Après toute la critique de tous les siècles, et des deux derniers siècles, surtout du nôtre; que reste-t-il, — je ne dis pas dans la foi des masses, mais dans la science la plus avancée; — que reste-t-il du Christ, du Fils unique de Dieu, du Dieu fait homme?

I.

Si quelque chose est manifeste, c'est qu'en ce moment même Jésus-Christ, con-

sidéré comme homme, par sa seule beauté d'homme, maintient, ou plutôt rétablit, à travers les extrêmes négations et les derniers excès de la critique, une sorte d'enthousiasme pour sa personne et pour son œuvre.

On découvre vraiment, dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, des beautés ravissantes et nouvelles, en le considérant comme l'un de nous, en contemplant son humanité seule, distincte de la divinité, ce qui d'ailleurs est orthodoxe. Et cette méditation et cette contemplation de l'humanité sainte de Jésus-Christ, prise en elle-même, était peut-être trop négligée par un grand nombre de chrétiens, habitués à ne voir dans le Christ que Dieu seul.

Qu'on se souvienne avec quelle énergie sainte Thérèse, appuyée de tous les docteurs, particulièrement de Bossuet[1], déplore

[1] Lisez surtout l'*Instruction sur les états d'oraison*, l. II, où Bossuet dit entre autres choses en parlant des nouveaux mystiques : « Je suis obligé » d'avertir que ces docteurs sont bien plus outrés » que ceux dont parle sainte Thérèse, et dont elle

l'erreur et l'illusion des faux mystiques, qui croient s'élever dans la contemplation, lorsqu'ils perdent de vue l'humanité de Jésus-Christ. Jamais, dit-elle, jamais la contemplation la plus haute ne doit s'abstraire de l'adorable humanité du Crucifié. C'est la plus dangereuse illusion.

Et peut-être sommes-nous destinés, en ce siècle, à une étude plus approfondie, à une intuition plus intime et plus vraie du cœur humain, de l'âme humaine, de l'esprit humain du Sauveur. L'Église, on peut le reconnaître à plusieurs signes, y conduit peu à peu les siens. Et ceux qui sont hors de l'Église, beaucoup du moins, surtout en

» ne peut approuver le sentiment, lorsqu'ils disent » trop généralement que l'humanité de Jésus-Christ » est un obstacle à la contemplation... « *Comme la* » *boue tombe,* disent-ils, *quand les yeux de l'aveugle* » *sont ouverts, ainsi l'humanité s'évanouit pour* » *atteindre la divinité.* » Donc, « selon ces docteurs, » continue Bossuet, l'humanité de Jésus-Christ sera » la boue dont il faudra nous laver, pour avoir les » yeux ouverts à la contemplation ! Peut-on cher- » cher des explications à ces paroles insensées, et » qui jamais ouït parler d'un tel prodige ? »

Allemagne, depuis un quart de siècle, semblent parfois n'oublier et nier la divinité du Seigneur, que pour louer avec plus d'enthousiasme son admirable humanité. Je les plains de scinder le Christ; mais je dis que s'ils persévèrent à contempler sa face humaine avec intelligence et avec amour, il leur sera donné peut-être, à travers l'homme unique et incomparable, de voir et de retrouver Dieu. Ils sortiront, comme saint Thomas, de l'incrédulité, en regardant ses mains, sa figure, sa poitrine, et la place où étaient les clous : *et locum clavorum*. Et, comme le dit saint Augustin de l'apôtre d'abord incrédule : « Il vit l'homme, et con» fessa le Dieu. » *Hominem vidit, Deum confessus est.* De même ce siècle, s'il arrive à bien voir et à bien comprendre cet Homme, toujours vivant et toujours régnant, quoique toujours couvert de plaies et couronné d'épines, ce siècle pourra finir par s'écrier aussi : « Mon Seigneur et mon Dieu! » *Dominus meus, et Deus meus*[1] *!*

J'aperçois depuis quelques jours un tou-

[1] Joan., XX, 28.

chant phénomène. La *Vie de Jésus*, ce tissu de contradictions et d'erreurs, ce livre plein d'outrages pour Jésus-Christ, renferme dix ou douze pages d'admiration, d'hommages et de respect pour sa beauté. Dans ces lignes on voit briller, quoique bien réduits et flétris, quelques-uns des traits de Jésus. Eh bien, voici que je rencontre plusieurs âmes qui, dans tout le livre, n'ont compris et vu que cela. L'éclat divin des traits de Jésus-Christ a, pour elles, effacé tout le reste. Le reste à leurs yeux n'y est pas. Et de fait, si ces quelques traits sont les vrais traits du Christ, le reste ne subsiste pas. L'esprit n'accepte pas, et ne porte pas en même temps les contraires. La disjonction des caractères s'opère dans l'esprit des lecteurs plus nettement qu'elle n'est opérée dans le livre. Les uns voient et approuvent les outrages, les autres l'admiration et la vénération. Nul ne conçoit les deux ensemble.

Ce qui m'émeut vraiment ici, c'est cette espèce de toute-puissance de la beauté unique, dont quelques traits défigurés suffisent

à faire paraître beau un livre absolument insupportable.

Que serait-ce donc si l'auteur avait su comprendre la portée de sa propre thèse, faire resplendir de tout son éclat l'humanité de Jésus-Christ, afin d'ensevelir sa divinité!

Il eût alors écrit un livre véritablement dangereux. C'est le livre que je craignais. Mais quoi! je suis déjà tenté d'effacer ces dernières paroles. Le livre eût-il été plus dangereux? Tel qu'il est, il glorifie le Christ par contre-coup, comme le firent les soufflets, les outrages et la croix. Il le glorifie même par quelques mots qui rentrent dans ce mot d'Évangile : « Salut, ô Roi des Juifs! » Et tel qu'il eût été, l'adorable beauté humaine eût effacé absolument la négation de la divinité. Jésus-Christ est si fort, si grand et si divin, qu'on le sert quoi qu'on fasse, — *sorte tamen inæquali*, — soit qu'on l'adore, soit qu'on le crucifie.

Quand je vois l'étonnant effet produit sur plusieurs âmes par quelques fragments empruntés à la vraie science contemporaine du

Christ humain, quand je constate l'éclat puissant de ces débris dispersés et défigurés, je me demande quel serait, sur les lecteurs français, l'effet de la figure de Jésus-Christ, telle, par exemple, que la présente M. Ewald, auquel toutes ces beautés sont empruntées.

M. Ewald n'est certes pas des nôtres, mais si ce qu'il écrit de Jésus-Christ est vrai, si Jésus-Christ est homme tel que le dit l'intelligent et religieux contemplateur, tout se déduit de là, et l'on ne peut plus rien nier de lui, de tout ce qu'enseigne l'Église.

Je veux donc essayer de reproduire ici ce beau portrait du Christ. Nous en verrons l'effet.

Et nous verrons s'il n'est pas vrai de dire que la sainte face de Jésus-Christ et sa beauté humaine suffisent pour rétablir le dogme de l'incarnation, et pour obliger la raison à confesser le Dieu dans l'homme.

II.

M. Ewald est à mes yeux un grand et vrai peintre d'histoire, et d'histoire religieuse. Le tableau qu'il trace de la vie et de la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est une des plus belles choses qui aient été écrites dans notre siècle, et ces pages ont ce grand intérêt qu'elles expriment très-précisément le point de vue présent de la science allemande, traitée par les rationalistes.

M. Ewald, je le répète, n'est pas des nôtres. Il frappe parfois sur l'Église catholique des coups qui me démontrent qu'il ne nous connaît pas. Mais il aime Jésus-Christ de tout son cœur et de toute sa science, et ce qu'il dit de notre Maître bien-aimé, est aussi différent du portrait double, contradictoire et scandaleux offert par la *Vie de Jésus*, que l'acte de la femme qui essuya la face sanglante du Christ, est différent de celui des soldats qui lui disaient : « Salut! ô Roi des Juifs! » et qui lui donnaient des soufflets.

Pour juger de la différence, je veux, avant d'exposer l'œuvre de M. Ewald, faire connaître le jugement que celui-ci porte sur l'œuvre de M. Renan.

J'ai le texte de M. Ewald sous les yeux[1]. »

« Nous ne pouvons malheureusement pas » dire que M. Renan se soit placé à la hau- » teur de son sujet, et qu'il ait su, de ce » vrai point de vue, contempler et décrire » avec calme, je ne dis pas l'incomparable » sublimité de cette histoire, mais seule- » ment sa manifeste et simple vérité.

» Le Christ a, dans l'histoire universelle, » un caractère unique, qui dépasse de beau- » coup tout ce qui, de près ou de loin, pour- » rait lui ressembler. Nul avant lui n'offre » rien de pareil, nul après lui n'a pu ni ne » pourra lui être comparé...

» Il est le Christ, le Messie unique, le » Sauveur attendu, la fleur, le fruit de » toute l'histoire humaine... »

C'est ce qu'ignore M. Renan. C'est dire qu'il ne peut pas comprendre Jésus-Christ.

[1] *Journal des Savants de Gœttingue* du 5 août 1863.

« C'est dire qu'il ne peut rien comprendre
» à sa venue, à ses discours, à ses actions,
» à ses souffrances, à sa victoire. Il lui
» manque l'idée mère qui seule aurait pu
» lui apprendre à connaître le Christ et à
» décrire le Christ, tel qu'il est dans sa sublime
» grandeur et sa pleine vérité historique.

» Et c'est précisément la pureté de ce
» Christ historique, ce qu'il y a en lui de
» plus puissant, ce qu'il y a en lui d'unique,
» de supérieur à toutes les autres sublimités
» humaines, ce qu'il y a en lui de merveilleux
» et de mille fois plus merveilleux que tout
» miracle, c'est là ce qui demeure pour cet
» esprit la plus obscure énigme, et c'est
» avec la plus étrange légèreté qu'il mêle,
» dans cette histoire d'une pureté et d'une
» sublimité incomparables, les pensées et
» les imaginations les plus fausses, les plus
» basses, et, disons-le, les plus indignes[1].

» La grandeur de l'histoire du Christ lui
» échappe; il n'en voit pas le lien ni le vrai

[1] P. 1205.

» développement. Jamais, nulle part, la vie
» publique d'un homme n'a su se dévelop-
» per aussi pleinement, malgré les plus vio-
» lentes vicissitudes, à partir d'une pensée
» unique et d'un unique élan vers un seul
» but; jamais une autre vie n'offrit à l'œil
» la merveille de cette simplicité et de cette
» pureté immuables!... Mais la lumière de
» cette histoire échappe à cet auteur; il y
» trouve de tristes défaillances, et des con-
» tradictions qui ne sont que dans son ima-
» gination troublée, laquelle se montre vrai-
» ment ici plus abaissée et plus mauvaise
» qu'elle ne saurait l'être en effet (1206)... »

Quelles peuvent être les causes, se demande le critique, qui tiennent l'auteur tellement au-dessous de son sujet, « de ce » sujet qu'il a lui-même librement choisi? »

La première, c'est qu'il n'a pas su rapporter Jésus-Christ à l'ensemble de l'histoire d'Israël. « Or, sans cela, il est entièrement
» impossible de connaître le Christ histo-
» rique, et de l'estimer ce qu'il est, car il
» n'est que la plus haute fleur, et, autant
» que le fruit entier peut se trouver dans un

» seul homme, il est le fruit de toute cette
» grande histoire. Il est le terme de tout ce
» développement. Il est, dans toute cette
» suite, celui qui devait venir, qui est prévu
» et attendu, et qui pourtant, lorsqu'il ar-
» rive, se trouve absolument inattendu,
» comme quand la fleur, que l'on attend,
» vient en effet, elle vient tout autre que
» ne pourrait le soupçonner, à voir les bran-
» ches et feuilles de l'arbuste, quiconque
» ne l'eût pas encore vu fleurir.

» Faibles comparaisons! s'il est vrai que
» nous avons ici devant les yeux la sublimité
» historique la plus haute que l'esprit puisse
» concevoir, et qui, dans le cours entier de
» l'histoire, ne pouvait s'accomplir que dans
» cet homme unique, savoir : le plus par-
» fait concours, le plus intime accord de la
» logique providentielle et nécessaire de
» Dieu, et de la liberté humaine la plus
» puissante et la plus pure, accomplissant
» ensemble l'œuvre divine et humaine la
» plus haute. (1209.)

» Il ne suffirait pas de connaître, même
» très-exactement, cette histoire de vingt

» siècles pour comprendre, par cela seul, » l'œuvre historique du Christ. L'œuvre et » l'action du Christ, telle qu'elle s'est déve- » loppée au grand jour de l'histoire, est » quelque chose de pleinement original, que » ne peuvent aider à comprendre ni les faits » antérieurs au Christ, ni toutes les espé- » rances ou pressentiments de l'antiquité : » c'est l'œuvre propre et personnelle, pure- » ment et pleinement libre, de Jésus- » Christ... » L'auteur n'a pas vu cela, « et » c'est l'une des causes principales qui le » maintiennent si loin de la grandeur et de » la vérité de son sujet. (P. 1210). »

Le critique voit une autre cause de l'insuffisance de ce livre dans les étranges principes qui s'y révèlent de tous côtés, et dont on trouve un exemple dans cette page scandaleuse [1] « qui signifie évidemment, dit » M. Ewald, que jamais rien de grand ne s'est » fait dans le monde, » page que voici : « L'histoire est impossible, dit M. Renan, » si l'on n'admet pas hautement qu'il y a

[1] *Vie de Jésus*, p. 253.

» pour la sincérité plusieurs mesures... Il
» nous est facile, à nous autres, impuissants
» que nous sommes, d'appeler cela men-
» songe, et, fiers de notre timide honnêteté,
» de traiter avec dédain les héros qui ont
» accepté dans d'autres conditions la lutte
» de la vie. Quand nous aurons fait avec nos
» scrupules ce qu'ils firent avec leurs men-
» songes, nous aurons le droit d'être pour
» eux sévères... Le seul coupable, en pareil
» cas, c'est l'humanité, qui veut être trom-
» pée... »

« Cela suffit, ajoute M. Ewald, pour nous
» faire comprendre, en Allemagne, com-
» ment M. Renan considère toute l'histoire
» humaine, et s'il est en état de juger Jésus-
» Christ. » (P. 1212.)

M. Renan suppose, dit toujours son critique, que partout et toujours l'individu dépend de l'esprit de son temps et de sa race. Puis il affirme que la vérité a peu de prix pour l'Oriental, lequel voit tout à travers ses passions, son intérêt, ses préjugés.
« Or, ceci est absolument faux pour qui con-
» naît l'histoire de l'Orient. Comment donc

» ose-t-il appliquer de pareils principes à
» décrire et à juger le Christ?

» S'il y a dans l'histoire entière un seul
» homme appuyé sur le roc de la plus rigou-
» reuse, de la plus absolue vérité en tous
» sens, c'est Jésus-Christ. Se tenir dans la
» vérité n'était pour lui que le commence-
» ment nécessaire de son œuvre. Il avait
» pour la vérité bien autre chose à entre-
» prendre que de ne pas la fouler aux pieds;
» et s'il y eut jamais un homme absolument
» et pleinement libre et immaculé de toute
» espèce de faiblesse ou de tache, petite ou
» grande, venant de l'esprit national, cet
» homme est Jésus-Christ. » (P. 1213.)

« Veut-on juger jusqu'à quel point
» M. Renan méconnaît en tout Jésus-Christ?
» qu'on lise le chapitre sur les miracles. »
(*Ibid.*)

Arrêtons-nous. « Il nous répugne de pour-
» suivre dans le détail les erreurs innom-
» brables, basses et indignes, dans lesquelles
» il tombe à chaque pas sur l'esprit et l'œu-
» vre du Christ. » (P. 1214.)

« Mais il faut lui reprocher encore son

» éloge du livre de Strauss, ce livre tombé
» depuis longtemps en Allemagne dans l'ou-
» bli qu'il mérite : ce livre entièrement
» rejeté aujourd'hui par la science allemande
» la plus profonde, comme pleinement indi-
» gne de son sujet, et qui n'a jamais produit
» son effet passager, en Allemagne et ail-
» leurs, que sur les hommes dénués de
» science, et chez les ennemis du christia-
» nisme... (P. 1214.) Dans un temps où les
» lourdes erreurs de cette école sont en
» Allemagne, du moins pour tous les hom-
» mes intelligents, pleinement mises à nu,
» voici que M. Renan y revient... Et c'est
» parce qu'il tient encore à l'école de Tu-
» bingue, qu'il hésite sur l'authenticité de
» l'Évangile de saint Jean, obstinément niée
» par cette école aveugle. Assurément ceux
» qui dès l'origine du débat connaissaient
» la question, n'ont pu avoir et n'ont pas eu
» un seul instant d'incertitude. Mais comme
» l'attaque redoublait de rage, on a, depuis
» dix ou douze ans, établi d'autant plus for-
» tement la vérité, et poursuivi l'erreur jus-
» que dans son dernier refuge; et les choses

» en sont aujourd'hui à ce point qu'aucun » homme, à moins qu'il ne veuille sciemment choisir l'erreur et rejeter la vérité, » n'osera dire que le quatrième évangile » n'est pas de l'apôtre saint Jean. » (P. 1216.)

« Que si maintenant nous revenons à ce » que l'œuvre de l'écrivain peut renfermer » de beau et de bon, nous remarquerons que » le tout est emprunté aux sources allemandes, et n'est pas autre chose que le » fruit des plus récents travaux de l'Allemagne... Ce n'est pas pour revendiquer » un honneur qui, vu l'ensemble de ce » livre, serait fort pauvre, mais nous nous » étonnons que notre auteur, contrairement » à sa coutume, ne cite plus l'Allemagne et, » dans tout son livre, ne mentionne pas » ceux de nos travaux qui se rapportent au » sujet qu'il traite [1]. » (P. 1218.)

[1] Avant que ce travail de M. Ewald eût paru, nous avions déjà comparé la *Vie de Jésus,* de M. Renan, avec le texte allemand de l'*Histoire du Christ,* de M. Ewald, et nous avions surabondamment vérifié ce dont se plaint ici M. Ewald. Tous les plus beaux fragments de M. Renan sur la gran-

deur et la beauté de l'œuvre et de la personne de Jésus sont la reproduction des idées de M. Ewald. Nous avions notamment remarqué le début d'un chapitre, avec ses notes au bas de la page, transporté de toutes pièces du livre de M. Ewald non cité, dans celui de M. Renan. Il est vrai qu'en matière historique ce n'est pas là un bien grand crime. C'est une simple remarque que nous émettons à l'appui de l'observation de M. Ewald.

CHAPITRE II.

VRAIE IMAGE DE LA VIE DU CHRIST.

I.

Plaçons maintenant à côté de ce scandaleux portrait de Jésus, faux, impossible, contradictoire, odieux par les outrages qu'il prodigue à celui qui du moins est le plus grand des hommes, plaçons la noble image qu'un esprit droit, éclairé par la science la plus profonde et la plus riche, a tracée de notre divin modèle.

Je me borne à traduire et à rapprocher des passages du livre intitulé : *Histoire du Christ*.

« Voici toute la question : Est-il vrai » qu'en Jésus de Nazareth [1], a paru réelle-

[1] P. xj.

» ment sur la terre, la vie divine et humaine
» la plus haute, la plus pure qui jamais y
» puisse apparaître?

» Cette vie a-t-elle été constamment victorieuse de l'erreur et du mal, quoique entièrement soumise aux lois de notre terre, et de l'histoire de notre humanité?

» Cette vie, quoique sans cesse en lutte contre les flots montants et redoutables de la perversité humaine, n'en a-t-elle pas toujours été parfaitement dégagée?

» Cette vie, puisée au sein de Dieu, a-t-elle fondé le royaume de Dieu, pour Israël, et pour toutes les nations, pour tous les hommes, et pour toujours?

» Eh bien, voici précisément le fruit des recherches les plus exactes, et de la science la plus profonde :

» Cette vie du Christ, qu'en peuvent dire aujourd'hui ceux qui doutent? N'est-elle pas toute réelle sous nos yeux? Est-ce que toute recherche nouvelle, et tout nouvel effort de science, n'en met pas la réalité dans une plus éclatante lumière? N'en

» trouve-t-on pas la sublimité toujours plus
» saisissante qu'on ne l'avait pensé?

» Oui, cette vie est, jusqu'à la fin, pour
» tous les siècles, la lumière qui éclaire tout
» le genre humain. Et qui peut donc aimer
» encore l'erreur, qui peut être abattu,
» découragé, s'il a une fois aperçu cette
» lumière? Et dans quel temps, en quel lieu,
» dans quel cœur cette lumière ne brille-
» t-elle pas? »

II.

« Lorsque le Christ paraît [1] et commence
» son œuvre, tout par lui, et autour de lui,
» se transforme en un vivant foyer, d'où
» sortent des actes et des expériences de
» divine régénération. Salut des âmes, vi-
» gueur des âmes absolument nouvelle,
» puissance de guérison s'étendant de l'âme
» jusqu'au corps, et guérissant l'âme et le
» corps de leurs plus ténébreuses et de leurs
» plus incurables plaies.

» Pour lui, ce qu'il y a de plus humble se

[1] P. xiv.

» transfigure, et les faits passagers de notre
» humanité deviennent l'enseignement de la
» vérité permanente. Dans sa lumière, toute
» l'histoire humaine se transforme en his-
» toire de la religion, de la vraie et suprême
» religion. Mais ce que tous les siècles où
» il n'est pas n'enseignent qu'obscurément,
» avec incertitude, les quelques jours et
» années où il est, l'enseignent d'une ma-
» nière saisissante par leurs moindres évé-
» nements. »

Mais revenons à sa puissance de guérison.

« Dans tous ces faits de guérison [1], il
» opérait par son esprit; tout était pénétré
» de ce sublime esprit qui le conduisait en
» toute chose, qui jaillissait de lui comme
» une eau vive, par tous ses actes, toutes
» ses démarches, toutes ses paroles, tous
» ses enseignements.

» L'esprit du Christ alors entrait en acte
» tout entier; puis, de toute sa puissance,
» il agissait sur l'esprit des hommes qui
» venaient pour être guéris. Lui-même,

[1] P. 223.

» toujours pleinement conscient de sa force
» vivificatrice, et en même temps tout rem-
» pli de la foi la plus pure et la plus aimante
» pour le suprême et le céleste Père de tout
» salut; lui-même, avant chaque œuvre,
» levait au ciel son lumineux regard pour y
» puiser la force. Puis, lui aussi, demandait
» avant tout à ceux qu'il allait secourir la
» foi dans la présence réelle du royaume de
» Dieu, et dans la force et la vertu de Dieu.
» Il ne voulait et ne pouvait guérir que lors-
» qu'il trouvait une telle foi.

» Voilà ce qu'il faut admettre pour com-
» prendre les effets si extraordinaires de son
» action. Et quels effets ne devenaient pos-
» sibles lorsque sa haute et puissante foi
» rencontrait celle des âmes qui voyaient en
» lui le Messie?... Son action était créatrice,
» radicale, prodigieuse d'efficacité[1], comme
» d'ailleurs sa vie de chaque jour, vie qu'avant
» lui aucun homme n'avait jamais su vivre...
» Nous ne pouvons avoir de toute cette partie
» de son œuvre une assez haute idée, et

[1] P. 225.

» nous devons tenir toute la race humaine
» comme relevée par lui, depuis qu'il a voulu
» descendre dans le profond abîme de ses
» souffrances.

» Mais, outre ces guérisons qui, d'après
» tous les documents, étaient son œuvre de
» tous les jours, et dont le nombre immense
» n'est qu'indiqué dans l'Évangile, il faut
» particulièrement distinguer d'autres faits
» plus éclatants encore, comme les résur-
» rections de morts, les milliers d'hommes
» nourris de quelques pains et de quelques
» poissons, le changement de l'eau en vin,
» l'apaisement de la tempête, la marche sur
» les eaux, et les guérisons à distance et
» par le simple rayonnement de son esprit.
» Tous ces faits appartiennent certainement
» aux primitives données évangéliques... Ce
» sont là les plus hauts moments de sa puis-
» sance sur le monde extérieur... En Jésus-
» Christ, l'œuvre de tous les jours n'était
» qu'une série d'actes de sublime puissance.
» Dès lors, que devaient être en certains
» moments les élans de cette force déjà s
» haute dans son repos? Nous n'avons au-

» cune raison de poser la moindre limite
» aux pouvoirs de l'Esprit, ni de déterminer
» arbitrairement jusqu'où pouvait aller sa
» force en Jésus-Christ.

» De telles époques de puissant enthou-
» siasme, de force triomphante et de sublime
» et salutaire exaltation se montrent déjà,
» mais disséminées, dans l'Ancien Testa-
» ment. Partout où la vraie religion se dé-
» ploie, elle apporte la sublime joie qui
» ranime tout, la vigueur merveilleuse qui
» peut tout, et les plus touchantes expé-
» riences de divine force et de divin secours.
» Mais jamais le fondement même des œuvres
» de salut n'avait été ainsi posé; jamais de
» pareilles espérances de divine régénéra-
» tion, jamais la joie céleste dans sa pléni-
» tude, n'avaient à ce degré rempli le cœur
» des hommes. » (P. xiv.)

III.

« Il avait donc paru celui qui [1], dans ce
» temps et dans ce peuple du royaume de

[1] P. 498.

» Dieu, était le Messie attendu; et il n'avait
» pas seulement accompli ce qu'exigeait de
» lui le sens le plus profond des prophéties;
» son travail et son opération, ses souf-
» frances et sa mort, avaient beaucoup plus
» fait que ce que les prophètes avaient pu
» annoncer et prévoir.

» C'est lui qu'avait en vue ce prophétique
» espoir répandu de toute antiquité chez
» tous les peuples, mais avec plus de force
» et de clarté dans Israël, espoir devenu,
» dans les derniers temps, manifeste comme
» la lumière : qui annonçait qu'un homme
» viendrait, immaculé de toute erreur et de
» tout péché [1], qui, dominant la masse
» d'erreurs et de perversités accumulées
» depuis l'enfance du genre humain, triom-
» pherait de tout, et saurait accomplir par-
» faitement là volonté de Dieu. Or, voici
» que la vie du Christ tout entière n'est
» que l'accomplissement de cette universelle
» attente.

» Mais les prophètes n'appelaient pas seu-

[1] P. 499.

» lement en lui l'homme isolé, qui n'eût eu
» à remplir qu'une œuvre personnelle. Ils
» appelaient, avec toute l'histoire primitive
» d'Israël, celui qui, à travers tous les pé-
» chés du monde, inflexible à tout mal,
» suivrait en tout la plus pure volonté de
» Dieu, et deviendrait par là le maître de
» tous les hommes, pour leur apprendre à
» faire à son exemple la volonté de Dieu,
» et pour fonder l'assemblée des hommes
» soumis à l'absolue vérité religieuse.

» Et voici qu'en effet le Christ accomplit
» cette double mission avec une si haute
» perfection, qu'il est impossible de dire
» s'il est plus grand comme homme en face
» de Dieu, ou comme fondateur et comme
» chef de l'assemblée des hommes unis à
» Dieu. »

IV.

« En lui se renouvelle et se concentre [1],
» en cette fin de la vie d'Israël, la vertu
» prophétique primitive, cette force radicale

[1] P. 500.

» et fondatrice de l'assemblée de la vraie
» religion... Cette force éclate en lui comme
» elle n'avait pas fait depuis Moïse. Avec
» une certitude divine immédiate, sa pro-
» phétique puissance annonce les vérités
» nouvelles, et elle les fait régner. Mais ici
» plus aucune des violences qui se mêlaient
» à l'ancienne action prophétique. Les der-
» nières traces de la vieille forme ont dis-
» paru ; lui seul sait présenter aux hommes
» chaque vérité, enveloppée de sa seule
» lumière, aimable du seul attrait de son
» excellence propre. Sa parole n'est plus
» autre chose que la plus simple parole de
» l'homme, transfigurée par la plus divine
» certitude et le plus calme éclat du vrai.

» Et c'est ainsi qu'il fonde l'éternel royaume
» de la vraie et parfaite religion [1] qui devait
» sortir d'Israël, et embrasser bientôt et tous
» les peuples et tous les hommes.

» En lui se rajeunit aussi l'antique vertu
» sacerdotale, médiatrice entre l'homme et
» Dieu, ramenant à son Dieu l'homme puri-

[1] P. 501.

» fié, mais non plus arrêté dans la vétusté
» de la loi extérieure et formelle...

» Et toutes ces sublimes forces de l'es-
» prit, qui n'avaient apparu dans le monde
» que dispersées, sont rassemblées en lui et
» concentrées en un solide ensemble, qui
» ne pouvait exister avant lui; car la force
» et l'attrait de la vraie et parfaite religion,
» qui implique toutes ces forces, ne s'est
» enfin réellement déployée qu'en lui seul.
» Et elle s'est déployée telle que, dès l'ori-
» gine de la création, l'avait conçue la volonté
» de Dieu, telle qu'elle devait paraître, et
» ne pouvait paraître qu'en ce point de
» l'espace et du temps, en ce seul peuple,
» et en cet homme unique. »

» C'est qu'il apporte précisément à la
» vieille religion déjà vraie, mais encore
» imparfaite, ce qui manque au groupe
» d'hommes qui en sont les dépositaires, et
» ce vers quoi tendaient depuis longtemps
» tous leurs désirs, savoir : l'indomptable
» sérénité, la force et l'activité triomphante
» de l'amour divin le plus pur; amour péné-
» trant toute pensée, pénétrant toute action,

» accomplissant toute loi, bonne mais inac-
» complie, du passé; amour toujours vivant
» et toujours éveillé à toute nouvelle lumière,
» à tout nouveau devoir divin; amour se
» déclarant au monde par le gouvernement
» du monde, le travail secourable, la sagesse
» directrice, mais avant tout par l'humble
» obéissance, l'austère renoncement et l'hé-
» roïque sacrifice de soi-même. C'est ainsi
» qu'il est fils de Dieu, comme nul ne l'a
» été, et qu'il fut, dans ce corps mortel et
» dans une vie bornée, la pure splendeur et
» la glorieuse image de l'Éternel lui-même.

» C'est ainsi que le Christ est le Verbe de
» Dieu [1], sachant par la parole humaine, par
» tout son être et par toute son action, par-
» ler et opérer à partir de Dieu même; sa-
» chant mettre en lumière les profondeurs
» de Dieu, et révéler au monde, d'une éter-
» nelle, impérissable et toute-puissante ré-
» vélation, l'esprit même de l'œuvre de
» Dieu....

» C'est ainsi qu'il est l'unique vrai Messie,

[1] P. 502.

» l'éternel roi du royaume de Dieu, que le
» premier il introduit tout entier dans le
» monde. C'est ainsi qu'il est l'être unique,
» le Guide et le Seigneur, que doit suivre
» tout homme poussé de l'esprit de Dieu,
» tout homme dont les pensées, les travaux,
» les souffrances, sont la recherche pure et
» parfaite de Dieu.

» Mais est-ce que le parfait est possible
» dans notre imperfection humaine? Est-ce
» que l'éternel est possible dans cette mor-
» telle caducité?

» Jésus le montre comme rien ne fut jamais
» montré, et il l'enseignera éternellement à
» tout esprit et à tout cœur qui ne fuiront
» pas sa lumière.

» Mais pendant qu'il apporte au monde la
» pure lumière [1] et les béatitudes du bien,
» la haine du monde entier l'accable, et
» semble vouloir éprouver s'il est bien le
» héros et le saint assez grand, assez fort
» pour souffrir ce que nul n'eût jamais souf-
» fert. Sous cet épouvantable choc il ne

[1] P. 500.

» chancelle pas un instant. Il est venu pour » tout vaincre dans la patience, pour souffrir » et mourir, aussi grand et puissant dans la » souffrance que dans l'œuvre et l'enseigne- » ment...

» Mais s'il supporte les dernières souf- » frances [1], abandonné de tous, il n'est pas » délaissé de Dieu; et c'est par la force de » Dieu qu'il opère tout, qu'il porte tout; et » c'est par la force de Dieu que, du fond du » plus extrême anéantissement, il remporte » la plus haute victoire.

» Le voici donc écrasé comme un malfai- » teur [2], autant que la perverse volonté des » hommes le pouvait écraser, celui auquel » jamais la moindre faute ne put être impu- » tée, soit que l'on voie en lui un homme » égal aux autres, ou que l'on reconnaisse » en lui le vrai Messie plus grand que tous » les hommes.

» Oui, celui que, depuis tant de siècles, » ils attendaient comme leur Sauveur, comme » la bienheureuse espérance d'Israël, celui-

[1] P. 500.
[2] P. 496.

» là, quand il vient en son temps, les chefs » du peuple et la masse du peuple de Dieu » le rejettent et le déshonorent.

» Celui qui vient apporter le salut à ce » peuple et à tous les peuples, celui qui seul » sait enseigner aux hommes comment tout » bien sur notre terre peut germer et mûrir, » celui-là est jugé par les plus hautes jus- » tices d'Israël et du paganisme. Et il se » voit flétri comme le plus dangereux séduc- » teur du genre humain.

» Celui qui seul, en face de tout ce que » le mal, depuis les premiers âges du monde » et pendant tous les siècles, avait accumulé » d'erreurs, de péchés, de désordres et de » féroce perversité, celui, dis-je, qui à cette » masse d'horreurs n'oppose que la plus » haute sagesse, le plus divin amour et la » mansuétude la plus inépuisable, celui-là » se voit renversé par le flot impur, où s'u- » nissent pour l'anéantir le péché d'Israël » endurci, et le péché du sensuel et stupide » paganisme.

» Dans le peuple qui, avant tous les » autres, eût dû être le peuple saint, le peu-

» ple bien-aimé de Dieu, l'erreur et le péché
» s'étaient accumulés et avaient fermenté
» depuis quinze siècles : et voici que la rage
» et le venin de toutes ces erreurs et de
» tous ces péchés, invétérés, endurcis, ra-
» massés en un seul foyer, viennent fondre
» sur Jésus-Christ. Et ce n'est point par acci-
» dent, par colère passagère du peuple qu'il
» succombe, comme saint Jean-Baptiste,
» mais c'est sur l'essentielle et unique ques-
» tion de la vie d'Israël, la question du
» royaume de Dieu, de la vraie société reli-
» gieuse. C'est au moment le plus critique
» de la grande lutte pour l'établissement de
» cette société sainte, pour la fondation de
» tout son avenir sur la terre; c'est alors,
» dis-je, que toute la rage, toute la perver-
» sité de l'ancien monde tombe sur ce dé-
» laissé, sur ce pauvre, ce désarmé, sans
» force humaine, ni gloire humaine. Tout
» cela veut anéantir ce fondateur unique
» d'une société dépositaire de l'absolue vé-
» rité religieuse, pour anéantir du même
» coup, dans son germe, la religion à peine
» fondée.

» Mais précisément au moment où ce roi
» caché du vrai royaume de Dieu vient à
» paraître parmi les hommes sans en être
» connu, au moment où le divin royaume,
» à peine fondé, semble être anéanti avec
» son fondateur, c'est en ce moment même
» qu'il prouve son invincible force par des
» merveilles, et que du tombeau de son roi,
» de ce roi mis à mort pour le péché de tout
» le genre humain, le beau royaume renaît
» pour une vie infinie et pour une splendeur
» éternelle.

» La mort et le tombeau de Jésus-Christ
» sont, dans l'histoire, deux rapides événe-
» ments, mais ils sont le terme précis où
» finit l'antiquité, et où commence le monde
» nouveau. La fin de l'ancien monde, très-
» certainement, n'arrive pas avant Jésus-
» Christ, mais elle arrive ici, et cette tombe
» ne paraît se fermer que pour ensevelir
» avec le Christ le vieux monde tout entier. »
Le nouveau monde en sortira.

CHAPITRE III.

OU MÈNE LA VUE DE LA VRAIE FIGURE DE JÉSUS.

I.

Je prie le lecteur qui vient de méditer, avec joie et surprise, ces très-belles pages, de vouloir bien considérer que ceci est ce qu'on appelle *le dernier état de la science* en Allemagne, et cela chez les rationalistes. M. Ewald est aujourd'hui le premier peut-être des hébraïsants et orientalistes de l'Europe, et l'un des hommes qui ont le plus approfondi toute l'histoire d'Israël [1], sans laquelle, comme il le dit fort bien, à propos

[1] Son *Histoire du Christ* constitue le cinquième volume de son *Histoire du peuple d'Israël*.

de M. Renan, l'on ne saurait comprendre Jésus-Christ. Or, ce savant consommé n'avait ici nullement en vue d'écrire des pages de piété poétique, mais il déclare avec raison qu'il appuie toutes ses assertions sur l'exacte réalité historique, et « c'est là » même précisément, dit-il, le propre ré- » sultat scientifique de toutes les minu- » tieuses recherches de la science alle- » mande. » Ces pages sont un consommé scientifique de philologie, de philosophie vraie, de psychologie profonde, le fruit d'une longue et assidue comparaison de tous les faits et de tous les textes de l'histoire profane et sacrée. Il y a, je le sais, des lacunes dans cette science comparée, et l'on ira plus loin, car il y a matière à des siècles de méditation et de progrès dans l'immense science de Jésus-Christ et de son œuvre. Mais je dis nettement que les résultats de la science rationaliste actuelle, telle que la représente M. Ewald, quoique encore imparfaits, sont admirables. La force de la vérité, la beauté de l'esprit humain y éclatent. Les vrais savants, les hommes

de science réelle et d'absolue sincérité reviennent au point de vue primitif des grands esprits qui, les premiers, ont contemplé le plus grand des faits de l'histoire, le fait évangélique. On revient vers les Pères, on revient vers saint Paul. « C'est » ainsi, dit M. Ewald, que Jésus-Christ est » le fils de Dieu comme nul autre ne l'a » été, et qu'il est, dans un corps mortel et » dans un temps qui passe, la pure splen- » deur et la glorieuse image de l'Éternel » lui-même. » C'est le langage des Pères, lesquels appliquent à Jésus-Christ ce texte ancien : « La pure splendeur de la clarté du Tout-Puissant [1]. » C'est parler comme saint Paul, qui nomme le Fils, « l'image du Dieu invisible » (*Imago Dei invisibilis*, Coloss., I, 15), et qui ailleurs le nomme « splendeur de la gloire, et figure de la sub- » stance du Père » (Hebr., I, 3. *Cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus*). Après toute cette critique de part en part, après

[1] Sap. VII, 25. Sapientia emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera. — 20. Candor est enim lucis æternæ...

tous ces efforts pour mieux voir les faits, on revient donc à ce qu'ont vu nos premiers pères, les fondateurs du monde nouveau. En toutes choses, les premiers voient mieux que les autres, et la science des derniers consiste à revenir, après analyse, à l'intuition des premiers. C'est ainsi qu'Aristote et Platon ont beaucoup mieux vu la logique, dans son ensemble et ses proportions, que Bacon et Descartes. Ces derniers virent chacun un chapitre. Aristote et Platon virent le tout. De même ceux qui ont vu le Christianisme et Jésus-Christ, dans toute sa vérité et toutes ses proportions, sont saint Pierre, saint Paul et saint Jean. C'est à eux qu'il en faut revenir, et que revient la science; la science qui, chez les orthodoxes, n'avait jamais quitté le vrai point de vue, et, chez les autres, l'avait quitté, méprisé, repoussé, pour y revenir aujourd'hui, avec grandeur de peine et longueur de temps. Le laborieux baptême de la science expie ainsi le péché d'incrédulité.

Le terme dernier de la critique philosophique sera toujours d'en revenir aux

grandes lumières du premier jour de la philosophie, comme le terme dernier de la vraie critique religieuse sera d'en revenir aux Pères et aux Apôtres. Le tout par un profond et long travail, qui n'aura pas perdu sa récompense, car, nous faisant entrer dans les travaux des autres, il nous donnera de moissonner ce que les autres ont semé. Or, nous touchons à ce moment, ou du moins nous y toucherons, lorsque renaîtront parmi nous la raison, l'attention, le respect, qui ensemble font la vraie critique, si celle-ci doit être à la fois la vue du faux, et la vue et l'amour du vrai. Nous toucherons alors, je le répète, par le mouvement même de l'histoire, au vrai fruit de la science en religion et en philosophie.

II.

Mais que manque-t-il, selon nous, à M. Ewald? que manque-t-il même à certaines pages de M. Renan? Il y manque la claire confession de la divinité de Jésus-Christ en sa propre formule théologique. Je viens d'apprendre aujourd'hui même un fait

vraiment touchant, c'est le retour d'un homme instruit et intelligent à la croyance en la divinité de Jésus-Christ, à partir des bonnes pages de M. Renan. Je savais que ce livre de la *Vie de Jésus* avait ramené des âmes par répulsion, par dégoût des outrages prodigués au Christ, dans les pages ténébreuses du livre. Mais voici un retour directement produit par le *clair-obscur* des bonnes pages, où Jésus-Christ est salué. Cela suffit, s'écria-t-on, je crois à sa divinité! De bonne foi, s'il est réellement vrai, comme on le dit, avec l'Évangile, « que nul homme » n'a parlé comme cet homme, » que « les » vraies paroles de Jésus se décèlent pour » ainsi dire d'elles-mêmes, et qu'on les sent » vibrer dès qu'on les touche, et qu'une » espèce d'éclat à la fois doux et terrible, » une force divine les souligne, les détache » du contexte (p. XXXVIII); » s'il est vrai que « Jésus a créé l'objet et le point de dé» part de la foi future de l'humanité (p. 2); » s'il est vrai que « lorsque Jésus allait pa» raître, la Judée et le monde entier atten» daient; » s'il est vrai « qu'il a mérité le

» rang divin qu'on lui a décerné (p. 90); »
s'il est vrai « qu'il est sans égal (p. 93), »
» parce qu'il est pour l'éternité, le *vrai*
» *créateur de la paix de l'âme* et le grand con-
» solateur de la vie (p. 176); s'il a fondé le
» culte pur que pratiqueront, jusqu'à la fin
» des temps, toutes les âmes élevées; s'il
» est le créateur de la religion éternelle;
» s'il a réellement apporté au monde la reli-
» gion absolue... qui ne peut être différente
» dans les autres mondes, partout où vivent
» des êtres doués de raison et de moralité
» (p. 234); s'il a fondé le vrai royaume
» de Dieu;... s'il a posé la morale éternelle
» qui a sauvé l'humanité et créé un état
» nouveau du genre humain; si chacun de
» nous lui doit ce qu'il a de meilleur; s'il
» est le modèle accompli que toutes les
» âmes souffrantes méditeront pour se for-
» tifier et se consoler (p. 379); si, pleine-
» ment vainqueur de la mort, il est en pos-
» session de son royaume, où l'ont suivi,
» par la voie royale qu'il a tracée, des siè-
» cles d'adorateurs; s'il est réellement au-
» jourd'hui mille fois plus vivant, mille fois

» plus aimé que durant les jours de son
» passage ici-bas (p. 426) ; » si tout cela est vrai, je vous le demande, qui donc peut croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est qu'un homme comme les autres? Si tous ces faits réels subsistent immuables à travers les derniers dissolvants de toute critique possible, je le demande encore, qui donc ne devra s'écrier comme l'apôtre d'abord incrédule : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Mais que sera-ce si, au lieu d'un livre qui mutile en tous sens la divine histoire, on s'appuie sur le livre de M. Ewald, livre vraiment savant, qui a suivi et serré de si près les moindres détails de la réalité?

Qu'on relise les beaux textes qui viennent d'être cités, que l'on parcoure, si l'on peut, ce volume écrit tout entier dans le même esprit ; que l'on médite particulièrement les chapitres qui traitent de sa clairvoyance prophétique, de « son regard sur tous les
» temps, » le chapitre qui traite de « son
» pouvoir messianique de science et de pa-
» role, » celui qui parle de « sa force absolue,

» créatrice, prodigieuse d'efficacité,. » force capable de produire tous les miracles rapportés par les Évangiles. Si toutes ces choses sont vraies, L'on ne verra plus comment le Christ pourrait n'être qu'un homme comme un autre.

Mais si l'on veut surtout peser certaines paroles de ce beau livre, on y verra, ce semble, l'équivalent du dogme de la divinité de Jésus-Christ. Que peut être celui « qui » réalise sous nos yeux dans l'histoire ce » que l'on peut idéalement concevoir de » plus haut? » Qu'est-ce que la réalisation de l'idéal, sinon l'incarnation de Dieu? « Qu'est-ce que celui dont l'œuvre est l'œuvre » divine et humaine la plus haute? celui en » qui apparaît sur la terre là *vie divine et* » *humaine* la plus haute, la plus pure qui » jamais y puisse apparaître? » Qu'est-ce qu'une « vie constamment victorieuse de » toute erreur et de tout péché? » Est-ce qu'un homme comme les autres peut être toujours victorieux de l'erreur et du mal, et ne commettre en aucun temps « la moindre » faute? Est-ce que le parfait est possible

» dans notre humaine imperfection? Est-ce » que l'immortel, l'éternel, peut descendre » dans cette mortelle caducité? » Or, « cela » est visible en Jésus-Christ pour tous ceux » qui ne repoussent pas sa lumière. » Que dire donc de cet homme unique « qui est » la pure splendeur et la glorieuse repré- » sentation de l'Éternel lui-même? »

Si c'est là ce que nous laisse la science, après avoir tout vu, et la critique, après avoir tout contesté, qui ne voit que l'esprit humain va remonter vers Dieu, et vers le Christ, vrai maître de tous les siècles et de tous les hommes? Qui peut nous empêcher tous de proclamer, dans sa propre formule, le dogme précis de la divinité de Jésus-Christ? Où est la science qui s'y oppose? où est la raison qui l'empêche?

Je vais dire ce qui s'y oppose, pour un très-grand nombre d'esprits. C'est qu'on suppose la formule du dogme absolument autre qu'elle n'est. On l'imagine absurde. Dès lors on la repousse avec raison. Mais on aurait dû l'étudier.

On suppose qu'il s'agit d'admettre en

Jésus-Christ l'identité de la nature divine et de la nature humaine.

Est-ce là notre dogme? Non, ce serait la plus monstrueuse hérésie.

Notre dogme au contraire soutient la distinction, l'absolue distinction des deux natures en Jésus-Christ. La formule de foi est celle-ci : *Duæ sunt in Christo naturæ integræ, distinctæ, inconfusæ, atque impermixtæ.* « Il » a, dans le Christ, *deux natures*, ENTIÈRES, » DISTINCTES, qu'on ne peut mêler ni con- » fondre. »

Mais que s'agit-il donc de croire? Il s'agit de croire qu'en Jésus-Christ les deux natures, étant toujours radicalement distinctes, il y a entre ces deux natures, nature divine et nature humaine, une union comparable à l'union de l'âme et du corps. C'est la comparaison même qu'emploie le symbole catholique[1].

Or, je vous prie, dites-moi s'il y a, dans le monde scientifique et intellectuel tout

[1] Le symbole de saint Athanase dit : « Sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus. »

entier, une seule donnée ou une seule vérité qui s'oppose à ce que la raison admette l'union intime de la nature divine à la nature humaine, comparable à l'union de l'âme et du corps.

Le monde est plein des docteurs de l'*identité*, qui soutiennent l'identité réelle de Dieu et du monde, l'identité métaphysique du fini et de l'infini, et les mêmes hommes, quand il s'agit d'admettre non pas l'identité, qui est absurde et qu'ils admettent, mais l'union des natures réelles radicalement distinctes, ces mêmes esprits, qui ont perdu le sens de la distinction des êtres et des idées, viennent déclarer que la raison ne permet pas d'admettre une pareille confusion!

Que dire à de pareils penseurs? Mais je parle ici à tout homme qui a conservé sa raison, et je demande si la raison ne dit pas ce qui suit. Tout n'est pas Dieu, mais toute chose tient à Dieu. Dieu est partout présent, en essence et en substance, dans tous les êtres, tant corporels que spirituels[1]. Rien

[1] Ceci est un article de foi catholique, en même temps que c'est un axiome nécessaire de la raison :

n'existe que par une certaine union nécessaire à Dieu même. Voilà la vérité dont abusait le panthéisme. Mais si la molécule physique n'est évidemment pas unie à Dieu de la même manière que l'esprit intelligent et libre; si l'âme basse, ténébreuse et perverse, est autrement unie à Dieu que la grande et sainte âme qui voit, qui aime et qui adore : s'il en est manifestement ainsi, je ne croirai jamais que l'homme unique qui est et qui sera, jusqu'à la fin, le guide et la lumière du monde, qui a visiblement vécu sur notre terre d'une vie à la fois divine et humaine, immaculée de toute erreur et de tout péché, je ne croirai jamais que ce type idéal réalisé dans un corps mortel et dans une âme humaine, ne soit uni à Dieu d'une tout autre manière que moi, moi dont la vie n'a presque été qu'erreur, faiblesse, péché, moi dont la vie n'a jamais eu d'appui réel que ses exemples, sa lumière, et sa force réellement

Deus est omnibus locis, rebusque omnibus spiritualibus, et corporalibus, sua substantia intime præsens. Voyez à la fin de la *Connaissance de Dieu* l'énoncé des articles de la foi catholique.

présente. Et quand le symbole catholique vient me dire : « De même que l'union de l'âme » et du corps constitue l'homme, de même » l'union de Dieu et de l'homme constitue » Jésus-Christ, » je conçois que cela peut être, et je désire que cela soit, et je n'aperçois rien dans la raison, ni dans la science, qui puisse s'y opposer. Et quand je vois la hiérarchie des êtres sur notre terre, par successions et unions de natures de plus en plus parfaites, s'élever de la pierre jusqu'à l'homme, et puis, par le désir religieux de l'homme, vouloir toujours, partout, s'élever jusqu'à Dieu, je dis qu'alors, si l'on m'annonce le dogme de l'Homme-Dieu, je n'y vois que sublime beauté, que lumineuse et admirable vraisemblance. Et dans cet état vrai de mon intelligence, si la droiture de la volonté s'y ajoute, tout mon être est ouvert aux forces de la foi divine, à cette réelle opération de Dieu qui veut régénérer mon âme et me donner, en Jésus-Christ, la participation à la vie divine et humaine qu'apporte au monde l'incarnation de Dieu.

Ici se développe pour l'homme tout un

ordre de faits d'expérience positive : faits de la vie religieuse, que l'observation intérieure distingue nettement, que le sens intime ne permet pas de confondre avec la vie propre de l'homme, et qu'il faut appeler la vie de Dieu dans l'homme.

Ce sera le sujet de notre conclusion.

CHAPITRE IV.

EXPÉRIENCE DE DIEU ET DU CHRIST.

CONCLUSION.

I.

Mais ces portraits du Seigneur ne sont rien. Les paroles ne sont rien. Il faut le voir lui-même et le toucher.

Il faut, dans la recherche de la vérité, se guérir d'une grande illusion commune à tous les hommes qui lisent : c'est que le monde littéraire est tout, que tout se fait par pensées et lectures. Grande erreur : la réelle et vivante vérité n'est pas là. Qui ne comprend pas cela n'a pas même encore commencé.

Cette illusion est analogue à celle qui égara longtemps l'esprit humain à la recherche des sciences de la nature. Les sa-

vants ne cherchaient que dans les livres et dans leurs cerveaux. Ils poursuivaient les mystères de la vie par syllogismes à partir de majeures abstraites. La vraie science commença le jour où l'homme alla trouver la nature elle-même, la contempla, la suivit et lui obéit humblement, comme l'inculque Bacon avec une intarissable éloquence. On poursuivit alors la science réelle, que l'expérience seule peut donner.

Eh bien, la science de Dieu et la science du Christ sont précisément au même prix. Il faut aller trouver Dieu même et Jésus-Christ lui-même, les suivre et leur obéir humblement. Il faut cette science de Dieu, cette science du Christ que l'expérience seule peut donner. Mais qu'est-ce que l'expérience de Dieu? Nous l'avons déjà dit : l'expérience de Dieu, c'est la Morale et la Religion.

Considérez que, dans tous les temps, l'homme a cherché l'expérience de Dieu. Toute l'histoire des religions et la perpétuelle histoire du mysticisme ne sont que cette recherche. Qu'est-ce que cette uni-

verselle croyance des peuples, des poëtes et des philosophes, à la révélation et à l'inspiration, et à la vie de Dieu en nous? Qui donc ne comprend pas que ce beau vers est vrai :

Est Deus in nobis : agitante calescimus illo.

Dieu est en nous. C'est lui qui nous excite,
et nous donne le feu de la vie.

Sur ce point, peuple et philosophes sont d'accord : éclatant caractère du vrai.

Et ici, remarquez-le bien, les philosophes anciens valent mieux que les modernes, parce qu'ils sont désintéressés. Ils sont libres des passions que soulève, dans le monde moderne, l'ardente lutte religieuse autour de la croix du Seigneur, lutte que provoque nécessairement la présence réelle de la vraie et vivante religion.

Aristote n'avait aucune raison de ne pas vouloir voir, ou de cacher aux autres ce qu'il apercevait dans l'homme, savoir : « Une vie plus haute que la vie même de » l'homme, vie que l'homme ne peut vivre, » que si quelque chose de divin vit en lui. »

Mais il fallut, au commencement de notre siècle, une bonne foi héroïque, pour oser voir et affirmer, et constater dans l'homme, comme fait d'observation psychologique, comme donnée d'expérience intérieure et de sens intime, l'existence d'une vie supérieure à la vie propre de l'homme, d'une vie vraiment divine, dont le code, dit Maîne de Biran, est l'Évangile, et dont les lois et les exemples sont les paroles et la vie du Christ. Il fallut à ce noble esprit trente années de travail et d'observations, et le plus grand courage philosophique, pour oser revenir scientifiquement, expérimentalement et publiquement, à la doctrine du livre de l'*Imitation : Mouvements opposés de la nature et de la grâce.*

Donc la philosophie comme la foi, la raison comme le cœur, ont cherché et chercheront l'expérience de Dieu.

C'est là le fond de la science religieuse et philosophique.

II.

Et comprenez que l'illusion n'a point ici de place. L'illusion est dans la vie abstraite

de la littérature. C'est là que tout mensonge, toute erreur, tout sophisme, tout aveuglement passionné trouve aisément son lieu. Il n'en est pas de même dans la recherche expérimentale de Dieu, non plus que dans l'étude expérimentale de la nature. Car, ne cessons de le répéter, la recherche expérimentale de Dieu, c'est la Morale et la Religion, où tout se résume dans un mot qui ne peut pas tromper : le devoir! Qui peut se tromper en disant : Je prends pour fondement de ma vie, de toute ma vie réelle, extérieure, intérieure, morale et intellectuelle, philosophique et religieuse, le devoir, le devoir tel que je le connais aujourd'hui?

S'il y a quelque part certitude, c'est ici. Ce seul effort, cette seule résolution, vous met dans l'expérience de Dieu, du Dieu vivant qui est dans la conscience, qui vous dirige, qui vous contient et vous soutient, qui vous arrête ou vous excite. Si la fausse vie mystique se compose d'imaginations chimériques et de sensualités d'âme, la vraie vie intérieure, celle qui met en contact avec Dieu, la vie du devoir, est la ruine assur

des illusions, la certitude immédiate, la solidité même du fondement éternel.

Si vous cherchez la vérité, si vous voulez la science de Dieu et la science du Christ, voilà le point de départ.

Qui que vous soyez, quel que soit l'état actuel de votre science, de votre conviction, de votre foi, ou de votre incrédulité, vous pouvez toujours dire, aujourd'hui même, vous devez toujours dire : « Je prends pour » principe de ma vie et de ma science la » pratique et la connaissance du devoir. » Voilà, dis-je, le point de départ, voilà la route, droite et certaine, qui mène à tout, qui mène au Père, et qui mène au Christ.

Et pourquoi la bonne volonté du devoir, la lutte pour le devoir, mènent-elles au Père? Parce que cette volonté même et cette lutte sont des mouvements dont il est cause première et continuel coopérateur. C'est l'effort pour le suivre et pour lui obéir, lui présent et opérant en nous. C'est la pratique expérimentale de sa justice, de sa sagesse et de sa bonté. C'est la prière, l'attrait, l'atten-

tion à lui. C'est l'adoration même en esprit et en vérité.

Attention intérieure à Dieu! adoration de Dieu en esprit et en vérité, silence, recueillement pour écouter son âme et pour écouter Dieu! Auriez-vous, peut-être, ô mon frère, passé cinquante ans sur cette terre sans avoir essayé cela, une fois? Serait-ce que peut-être vous n'avez jamais prié Dieu, un quart d'heure, en esprit et en vérité? Il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure, dit la sainte Écriture. Cette demi-heure de silence du ciel vous est-elle inconnue? n'a-t-elle jamais trouvé place une seule fois dans tout le cours de votre vie?

Je vous demande un quart d'heure de silence, cette nuit, pour votre âme et pour Dieu, disait un grand évêque parlant à une réunion d'hommes. Voici qu'au milieu de la nuit, un vieillard, grave et digne, fait réveiller l'évêque, et lui dit : « J'ai fait le quart d'heure de silence, pour la première fois de ma vie. Je ne puis attendre à demain pour vous le dire. Ma vie est transformée. Je suis à Dieu et à son éternelle religion. »

Ce silence d'un quart d'heure, qui s'était fait au ciel de l'âme, c'était un quart d'heure d'expérience de Dieu. Tous les accidents de la vie et de la pensée, tout le torrent des causes secondes étant un instant écartés, l'être premier, la cause première, le principe créateur et vivificateur, devient d'une certaine façon perceptible : comme quand, dans l'observation scientifique, l'expérimentateur parvient à éloigner tous les phénomènes étrangers, pour suivre les seuls effets de la force dont il cherche la nature et la loi. Lisez dans le livre de l'*Imitation*, ce chef-d'œuvre de la science expérimentale de Dieu, le chapitre : *De neglectu omnis creaturæ, ut Creator possit inveniri.*

La puissance de cette méthode simple et claire, — silence de l'homme et de la nature, pour trouver Dieu, — dépasse ce que l'on pourrait croire. Qu'un homme, doué de bon sens et de bonne volonté, ait le très-difficile courage de s'enfermer pendant un mois, pendant huit jours, pendant trois jours, pour s'appliquer à un seul point : silence de l'homme et de la nature pour

saisir ce qui est au fond, à la source de l'âme et des choses! J'annonce à tous ceux qui auraient l'intrépidité de sonder ces mystères, qu'ils y découvriront les choses anciennes et les choses nouvelles.

Vous savez, peut-être par expérience, l'étonnante vanité, nullité et stérilité d'une suite quelconque d'années passées dans la surface turbulente de la vie, dans l'encombrement du créé. Essayez de connaître l'étrange puissance et l'étonnante fécondité de quelques jours livrés à Dieu tout seul. A peine êtes-vous seul avec Dieu, que parfois votre âme est saisie comme par une force irrésistible. Quelques-uns sont épouvantés. Il en est qui s'enfuient. Mais ceux qui persévèrent y trouvent la régénération. Quoi d'étonnant? Dieu est partout présent, en essence et substance. Otez ce qui distrait : il reste Dieu.

En tous cas, sachez-le, si vous ne cherchez ce point fixe, ce centre simple, ce fond des choses et ce contact de Dieu, vous n'êtes qu'un grain de poussière, ou une feuille sèche, que le vent emporte où il veut. Le

frôlement des livres, et le superficiel vagabondage de toute une vie à travers le monde littéraire, ne vous apprendra rien.

III.

Mais je n'ai pas tout dit : je ne vous parle pas seulement de l'expérience de Dieu, de l'expérience du Père, je veux parler de l'expérience de Dieu dans son incarnation, de l'expérience du Christ, science expérimentale de Jésus-Christ que vous pouvez et devez acquérir.

C'est à lui-même qu'il faut aller, c'est lui qu'il faut trouver pour le connaître par expérience, et pour avoir, au sujet du maître visible, guide et modèle et régénérateur divin de tous les hommes, la certitude et la vraie foi.

Appuyez-vous d'abord sur les données historiques certaines, absolument indiscutables, savoir : le fait de l'existence du christianisme, la plus grande des révolutions de l'histoire, laquelle partage la vie du genre humain en deux parties, en deux chronologies, en deux ères, en deux mondes

distincts, le monde ancien et le monde nouveau.

Partez du fait de l'existence d'un livre intitulé *le Nouveau Testament.*

Joignez à cela cet autre fait contemporain et tout nouveau, savoir : qu'après les extrêmes négations de la critique la plus radicale, le dernier état de la science est ceci :

« Toute la question, disent-ils, se ramène à un point unique. Est-ce que cette admirable vie du Christ, vraiment humaine et vraiment divine, qui a fondé le royaume de Dieu pour l'humanité tout entière ; cette vie est-elle ou n'est-elle pas réelle et historique? Mais sa réalité est précisément le résultat de toute notre critique, de notre science la plus précise et de nos plus minutieuses recherches. Et chaque nouvelle recherche, et chaque nouvel effort de science ne font que la placer dans une plus vive lumière, et nous montrent le Christ toujours plus grand et plus inspirateur qu'on ne l'avait pensé. »

Voilà deux grands faits extérieurs absolument certains, l'existence du Christ et celle

du Nouveau Testament, trésor inépuisable où toute recherche et tout effort de critique et de science ne cesse de découvrir un Christ toujours plus magnifique, et des beautés toujours nouvelles.

C'est là la base expérimentale objective de la science du Christ.

Lisez, relisez l'Évangile, de toutes les œuvres historiques la plus vraie, la plus simple, la plus immédiatement vue et transmise. La lumière de la face du Christ s'est gravée comme d'elle-même, avec tous ses mouvements et toutes ses expressions, sur les âmes simples qui l'ont gardée, et qui nous l'ont transmise. Comme ces images gravées par les choses mêmes sous le soleil, lesquelles, à mesure qu'on les regarde plus minutieusement, paraissent toujours plus vraies dans chaque détail; de même l'admirable Évangile, à chaque nouvelle méditation du fond, à chaque nouvelle analyse de détail, montre toujours le Christ plus vrai, plus sublime et plus beau.

Donc, si vous voulez trouver la science du Christ, essayez, après ce silence intérieur

qui a cherché le Père, essayez la lecture assidue des Évangiles, leur méditation devant Dieu.

Puis, après avoir médité ce divin portrait du modèle, du fondateur et roi de ce monde nouveau que nous sommes, osez, je le répète, concevoir la pensée d'aller à lui, et de converser avec lui, par expérience intime, de personne à personne.

N'a-t-on pas raison de le dire? Jésus en ce moment existe mille fois plus, est mille fois plus vivant, est mille fois plus aimé qu'il ne le fut pendant les jours de son court passage sur la terre.

Voulez-vous, ô chers bien-aimés, savoir par expérience si ce sont là de vaines paroles, ou les plus admirables et bienheureuses réalités?

Réveillez vos esprits, et méditez d'abord ceci : si ceux qui ont vécu ne sont pas la proie du néant, n'avons-nous avec eux nul rapport? Et le plus grand, le plus vivant des hommes, peut-il, après sa mort glorieuse et triomphante, demeurer sans rapport réel avec le monde des âmes? Est-ce que tous

les êtres humains présents sur terre, ou recueillis en Dieu, n'ont pas entre eux quelques rapports vivants? Si tout atome créé a certainement des rapports réels avec tout autre atome, de bonne foi, est-ce que tout esprit libre et intelligent n'a pas nécessairement quelque rapport réel avec tout autre esprit libre et intelligent? Et n'est-il pas temps de comprendre scientifiquement que, par l'amour, les esprits se pénètrent les uns les autres? Saint Paul n'énonce-t-il pas le plus beau fait de la science expérimentale de l'homme quand il écrit à ceux qu'il aime : « Je vous ai dans mon cœur : *eo quod habeam* » *vos in corde* [1] *?* » En cela, dit-il autre chose que ce qu'a dit le Christ lui-même : « Celui » qui m'aime demeure en moi et moi en lui. » *In me manet, et ego in eo?* » Est-ce donc que tout amour vrai n'a pas ses faits palpables, pour confirmer cette loi éternelle de la vie? Dès lors, saint Paul encore n'a-t-il pu dire en vérité et en réalité : Je porte en moi la vie du Christ? N'a-t-il pas exprimé le

[1] Philipp., I, 7.

comble de la plus haute science expérimentale du Christ, quand il sent, au milieu de sa vie personnelle, la vie même de Jésus, et voit cette vie divine devenue si pleinement maîtresse et régénératrice de sa vie propre, qu'il s'écrie : « Ce n'est plus moi qui vis, » c'est Jésus-Christ qui vit en moi? »

Mais pensez-vous que saint Paul seul ait eu droit à cette expérience? et Jésus-Christ ne l'a-t-il pas promise à tous?

Aujourd'hui même, par son Testament, ne nous appelle-t-il pas nous tous, et vous, et moi, et ne nous dit-il pas d'approcher?

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et vous trouverez le repos » de vos âmes. » Ces paroles ne retentissent-elles pas dans tous les siècles? N'est-il pas là présent, plus vivant, plus aimé que jamais? Ne dit-il pas dans ce royal et divin Testament, pour tous les temps et tous les hommes : « Ayez confiance, car je » suis avec vous tous les jours jusqu'à la » consommation des siècles? »

Et qu'est donc à vos yeux, je vous prie, l'institution suprême de son amour, la com-

munion? N'entrevoyez-vous pas, vous qui avez beaucoup pensé aux mystères de la vie, vous dont le cœur n'est pas éteint, et qui avez plus d'expérience que de système; n'entrevoyez-vous pas qu'il peut et qu'il doit y avoir un sens dans toutes ces étonnantes paroles, que nous adresse, avec tant d'insistance, le plus grand, le plus fort, le plus sage des maîtres?

Écoutez-le : Jésus était debout et s'écriait : « Que celui qui a soif vienne à moi, » et qu'il se désaltère [1]. »

« Celui qui se nourrit de moi, demeure » en moi et moi en lui [2]. »

« Comme mon Père m'envoie par sa vie, » et que je vis par mon Père, de même celui » qui se nourrit de moi, celui-là vit par » moi [3]. »

Jésus a prétendu instituer la communion entre lui et les autres hommes, la communion réelle à sa vie, à sa chair, à son sang, à son âme, à sa divinité.

1 Joan., VII, 37, 38, 39.
2 Joan., VI, 54.
3 Joan., VI, 57 et 58.

Or, il y a une expérience positive de communion au Christ, qui est sans illusion. Il ne s'agit point de visions, de révélations ni d'extases, qui ne sont rien dans la question. Mais conscience croissante du devoir, force croissante dans le devoir, et goût austère des choses du ciel : foi vigoureuse, amour actif de Dieu ; goût de justice et de vérité, goût de sobriété, de tempérance, de continence, d'humilité, de travail pour les hommes qui souffrent : là ne peut entrer l'illusion. Celui qui a cela, porte en lui Jésus-Christ. Quand je reçois, dans la sainte communion du Christ, ces forces miraculeuses qui transforment radicalement ma vie infime, et lâche, et sensuelle, laquelle ne demande qu'à jouir, je sais bien que ce n'est pas moi, je sais bien que c'est lui ! « C'est le Seigneur ! » *Dominus est*, s'écrie saint Jean, à la vue de la pêche miraculeuse. Voilà la vie surnaturelle, manifestement autre que ma vie propre. Voilà la force surnaturelle, supérieure à toute force de l'homme et de la nature, dans laquelle un pauvre enfant des hommes peut

dire en Jésus-Christ : « Si je me détache de la terre, si je m'élève au-dessus de ce monde en Jésus-Christ, j'aurai la force de soulever la terre et de la faire monter vers la justice. J'aurai la force de la porter vers ses destinées éternelles. »

Et les nations aussi pourraient avoir la certitude expérimentale de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans leur sein, quand, au lieu de descendre dans le mensonge, le luxe et la spoliation, l'anarchie et la servitude, la sensualité animale, l'égoïsme et l'impiété, l'oppression et l'extermination des faibles, elles se verraient, par la pratique du Christianisme, devenir peu à peu plus fortes que l'inertie du poids terrestre, remonter vers la vérité, la pitié, l'amour de Dieu et de toute justice, vers tous ces progrès admirables qui, au début de notre siècle, nous paraissaient à tous si naturels, si assurés, et qui, maintenant, nous semblent impossibles.

Mais, gloire à Dieu, ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel est avec nous,

maintenant, tous les jours, et jusqu'à la consommation des siècles. *Ecce ego vobiscum sum, omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* [1].

Qu'on me pardonne mes enthousiasmes. La vérité réelle, vivante, présente, apportée par le Christ, est plus belle que toute poésie. J'ai le droit d'admirer et d'aimer. Qu'on ne dise point : Est-ce donc là de la critique? Je réponds qu'après avoir résumé l'état contemporain de la critique, et trouvé, comme s'exprime aujourd'hui l'Allemagne savante, par la bouche des rationalistes, que « chaque nouvelle recherche et chaque nouvel » effort de science montre le Christ toujours » plus beau, plus grand, et plus inspirateur » qu'on ne l'avait pensé [2]; » je réponds, dis-je, qu'en possession de ce résultat scientifique, j'ai le droit d'affirmer que l'Évangile triomphe scientifiquement, ce que l'on comprendra lorsque l'esprit humain, après

[1] Matth., XXVIII, 20.
[2] Ewald.

ce mauvais sommeil d'aujourd'hui, reprendra son élan et sa joie. Oh! qu'il est temps qu'on se réveille! Oh! qu'il est temps que la philosophie, c'est-à-dire la recherche de la science d'ensemble et l'amour de l'entière vérité, renaisse dans notre Europe! Voyez où les esprits descendent. Méditez de nouveau l'étonnant phénomène d'une renaissance de l'antique esprit des sophistes, recommençant, après deux mille ans, l'essai d'abolir la raison, de rendre fou l'esprit humain. Lisez les textes sophistiques qui viennent d'être enfin dénoncés à la raison publique [1]; travaillez-les avec attention; avouez que vous ne soupçonniez pas ces abîmes, et comprenez qu'il est grand temps que l'indignation des esprits chasse ces ténèbres et redemande le jour.

[1] Voir *les Sophistes et la Critique,* le premier livre et l'appendice intitulé *Recueil de textes sophistiques*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE 1

PREMIÈRE PARTIE.

Destruction de la fausse image de Jésus.

CHAPITRE I[er]. Dix erreurs 7
CHAPITRE II. Les faux frères de Jésus 28
CHAPITRE III. Athéisme et divination érigés en méthode 46
CHAPITRE IV. La disjonction des caractères . . 61
CHAPITRE V. L'amphore et l'urceus 67
CHAPITRE VI. L'Évangile du renard 78
CHAPITRE VII. Les parcelles du diamant brisé. 89

SECONDE PARTIE.

Vrai tableau de la vie de Jésus.

CHAPITRE I[er]. Un vrai peintre d'histoire religieuse 103
CHAPITRE II. Vraie image de la vie du Christ. 121
CHAPITRE III. Où mène la vue de la vraie figure de Jésus 138
CHAPITRE IV. Expérience de Dieu et du Christ. 153